

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT
\$1.00 payé, invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES
1re insertion 8 cts la ligne
2e insertion 6 cts
3e et suivantes 4 cts
Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franc

CAUSERIE AGRICOLE

Des légumineuses fourragères.

DU TRÈFLE INCARNAT.

Le trèfle incarnat est encore peu connu dans le pays; il n'est même pas connu du tout comme plante fourragère, et pour cette raison, nous n'attacherons pas à ce sujet plus d'importance qu'il n'en mérite.

Quelques-uns de nos lecteurs connaissent déjà, pour l'avoir vue dans les jardins, cette magnifique plante ornementale qui se distingue par ses tiges droites et non ramifiées, ses folioles (petites feuilles) obovales (en forme d'œuf dont le gros bout est au sommet) dentelées vers l'extrémité et portées sur des pédicelles (queues) très courts. Ses fleurs disposées en épis d'un rouge très-vif, serrés, allongés, légèrement couqués et inclinés à l'époque de leur maturité, ses calices velus et contenant chacun une graine presque arrondie et de couleur jaunâtre. C'est le trèfle incarnat commun, celui qui va faire le sujet de cette causerie.

Voici le jugement que MM. Girardin et Dubreuil donnent sur cette plante :

« Le trèfle incarnat (*trifolium incarnatum*) est une plante annuelle originaire du midi de l'Europe. La culture de ce fourrage longtemps limitée à quelques départements du midi, s'est étendue depuis à ceux du nord. C'est vers 1800 qu'on commença à le cultiver dans la Seine-inférieure (France) et seulement vingt ans plus tard qu'on l'introduisit dans l'Eure.

Cette espèce de trèfle ne donne qu'une coupe, et son fourrage est de beaucoup inférieur à celui des espèces dont nous avons déjà parlé (trèfle blanc et trèfle rouge). Ses effets sur l'amélioration du sol sont à peine sensibles; mais il offre cet avantage de donner un fourrage vert de bonne qualité, recherché par tous les bestiaux, et surtout plus précoce que celui d'aucune autre espèce. Il est très-peu exigeant sous le rapport des soins de culture.....

« A ces notions nous en ajouterons quelques autres que nous trouvons dans le *Livre de la ferme*, sous la signature de M. L. Pons-Tande.

« Cette plante repoussant pour, ainsi dire sous la dent des animaux, offre un excellent pâturage. Notre bétail ne se porte jamais mieux que lorsqu'il pâture le trèfle incarnat ou qu'il le consomme dans les râteliers de la ferme. L'avidité avec laquelle il mange ce fourrage vert n'inquiète pas nos cultivateurs. Le farrouch (nom donné quelquefois au trèfle incarnat) ne météorise point les ruminants comme le trèfle ordinaire; la digestion en est si facile qu'il n'est jamais arrivé le moindre cas de dérangement gastrique pendant le temps de l'alimentation avec ce fourrage vert.

Du climat et du sol convenables au trèfle incarnat.— Originaire des pays chauds, le trèfle incarnat préfère ces contrées à toute autre et y donne ses meilleurs rendements; cependant il donne encore de très-beaux produits sous des climats plus froids. Il souffre quelquefois des hivers rigoureux, et surtout des gelées et des dégels; mais ce n'est que lorsqu'on le sème sur des terrains qui ne lui conviennent pas. C'est ce que nous enseigne les meilleurs auteurs qui ont traité ce sujet, et c'est aussi ce que nous avons observé dans un essai de cette culture qui a été fait sur la Ferme du Collège de Ste. Anne, en 1861.

Cette espèce de trèfle redoute beaucoup les sols argileux, argilo-siliceux et siliceux à sous-sol imperméable, parce que ces sols, retenant une grande quantité d'eau pendant les saisons humides de l'automne et du printemps, se soulèvent sous l'action des gelées, et très-souvent le trèfle est alors détruit. En général les sols crayeux et les terres très-calcaires ne lui conviennent pas plus, car non seulement ces terrains se soulèvent à la gelée comme les précédents, mais encore se gonflent par l'effet des pluies.

Tandis que toutes les terres peu tenaces qui s'égouttent facilement lui sont des plus favorables. Il donne encore des produits très-satisfaisants dans les terres légères où les autres trèfles ne donnent que de faibles récoltes, et ce n'est pas là un de ses moindres avantages.

“ Mais, dit M. Heuzé, cette plante est trop délicate pour qu'on puisse la cultiver avec quelque espérance de succès sur les terres sablonneuses, pures, et principalement sur celles qui n'ont point encore entièrement perdu leur caractère acide.”

Préparation du sol pour le trèfle incarnat.— Comme nous n'avons aucune expérience dans cette culture, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici ce que l'auteur que nous venons de nommer a écrit sur ce sujet dans son ouvrage intitulé : “ Plantes fourragères.”

“ Un fait bien digne de remarque et qui a parfois plus de puissance dans la réussite du trèfle incarnat que la nature et la fertilité du sol, c'est que sa semence doit être répandue sur un sol dur, ferme et battu, ou sur un labour très-ancien. L'expérience prouve chaque jour que la réussite de cette plante fourragère est douteuse, et qu'elle est moins productive lorsque la couche arable a été ameublie par la charrue, parce qu'elle aime à développer ses premières racicules sur un sol bien raffermi. Aussi peut-on dire : Pour que le trèfle incarnat puisse braver les influences atmosphériques de l'automne et de l'hiver, il faut éviter, autant que possible, d'ameublir le sol à une profondeur aussi marquée que celle exigée par la plupart des autres plantes fourragères, céréales ou industrielles.

“ Comme cette plante suit ordinairement une céréale d'hiver (d'automne) ou de printemps, il en résulte qu'on peut et doit même exécuter les semailles après avoir donné seulement un ou deux hersages au chaume. Il est rare, quand la terre est saine (bien assainie) que les plantes ne végètent pas alors avec vigueur. Toutefois, si le sol était envahi par des plantes parasites traçantes (comme le chiendent), cette simple opération serait insuffisante. Il faudrait recourir à l'extirpateur, au scarificateur ou à la charrue. Celle-ci, lorsqu'elle fonctionne superficiellement, exécute une opération utile et permet à la semence de se trouver dans de meilleures conditions de propreté; sans cependant être à l'abri des influences défavorables des façons d'ameublissement.

“ Néanmoins, quelle que soit la nature de la terre à laquelle on confie les semences du fa'oich (trèfle incarnat), il est nécessaire d'ameublir la couche arable le moins possible, surtout si elle se soulève sous l'influence des gelées et si elle se plombe sous l'action d'une pluie battante. En général, il ne s'agit que d'une seule chose dans la préparation que l'on doit donner à la terre, c'est de placer les semences dans un milieu où elles puissent germer. La végétation avant l'hiver n'est qu'un point accessoire : elle aura toujours lieu avec succès si le sol n'est point humide pendant l'automne, quoiqu'il soit très-dur, ferme, au moment de l'ensemencement. L'aptitude du trèfle incarnat sur les terres dures et battues est même telle qu'on répand parfois la semence sur les chaumes sans autre opération qu'un hersage ou roulage destiné à couvrir la graine avec la certitude d'obtenir une abondante production herbacée au printemps suivant.”

Quoique le trèfle incarnat donne de beaux résultats sur les terrains légers, il ne faut pas en conclure que les terrains pauvres lui sont avantageux ; tout au contraire, son rendement sera toujours proportionné au degré de fertilité dans lequel se trouve le sol. La rapidité avec laquelle la plante parcourt les phases de sa végétation, son élévation qui dépasse parfois 2½ pieds, ses tiges et ses feuilles nombreuses, exigent que la terre soit fertile ou qu'elle ait été bien fumée pour les récoltes précédentes.

Les marnages et les chaulages sont, dit-on, très-favorables à la réussite du trèfle incarnat semé sur des terres argileuses ou siliceuses qui ne possèdent pas une dose suffisante de calcaire.

Semis du trèfle incarnat.— Les semis devraient être faits

sous nos climats, dans la première semaine d'août.

“ Il y a avantage, dit M. Heuzé, à ne pas retarder l'époque des ensemencements, car les semailles hâtives sont celles qui donnent toujours les meilleurs résultats. Donc, toutes les fois que la nature du sol et l'état de l'atmosphère le permettront, on choisira le mois d'août, comme époque des ensemencements afin que les plantes puissent mieux se développer avant les premières gelées d'automne et principalement de l'hiver.”

Il faut remarquer ici que le trèfle incarnat est un peu moins rustique que le trèfle rouge et par conséquent plus sensible aux gelées. Or, les gelées sont d'autant plus à craindre que la plante est moins avancée en végétation.

La graine, suivant les auteurs que nous avons consultés, est semée tantôt nue, tantôt avec son enveloppe, on comprend qu'alors la quantité doit varier suivant l'un ou l'autre cas. On devrait toujours, autant que possible, semer la graine avec sa balle, car cette enveloppe jouit de la faculté d'absorber beaucoup l'humidité, ce qui favorise singulièrement la prompta germination.

Dans le cas où l'on sème la graine nue, on en met 12 à 14 livres par arpent; mais si elle n'a pas été débarrassée de ses enveloppes, il faudra semer à raison de 35 à 40 livres par arpent. La graine nue est enterrée par un simple roulage, mais il faut un hersage pour recouvrir convenablement celle qui a été semée dans ses enveloppes. Afin de hâter la germination, il faut choisir, pour l'exécution des semis, le moment où la terre a été rafraîchie par une ondée.

Le pâtre produit sur le trèfle incarnat d'aussi bons effets que sur les espèces précédentes. Ordinairement on pâtre à l'automne lorsque la plante couvre le sol de ses nombreuses feuilles, et, au printemps, lorsque la végétation se renouvelle. Cette opération a une puissante influence sur l'avent de la plante dans quelques localités, elle permet au trèfle de donner des produits qu'aucune autre plante fourragère légumineuse ne peut égaler au printemps.

Récolte du trèfle incarnat.— Il est très-rare que l'on cultive le trèfle incarnat pour en faire du fourrage sec, car, ce dernier est très-gros, dur, sec, peu substantiel, et d'une dessiccation assez difficile. Mais, consommé à l'état vert, il constitue une nourriture très-estimée par le bétail. Aussi, est-ce le mode le plus général de tirer parti de ce fourrage.

La consommation à l'état vert peut se faire de deux manières : sur place, et à l'étable. Nos lecteurs savent déjà que ce genre de nourriture n'expose pas les bestiaux à la météorisation comme les espèces précédentes.

Le pâturage sur place commence lorsque la plante est suffisamment développée pour pouvoir être saisie par la dent des animaux, ce qui arrive, en raison de sa grande précocité, huit à quinze jours avant l'époque ordinaire où les autres plantes qui constituent les pâturages puissent être consommées et cet avantage est immense. Comme cette nourriture est très-précieuse, on doit surveiller la consommation, afin qu'il y en ait le moins possible de gaspillé par les déjections et le piétinement des animaux. Pour cela, il faudra diviser le champ en petits enclos au moyen de clôtures mobiles.

Mais le mode le plus parfait, et, on pourrait ajouter, le plus économique, quoiqu'il y ait ici augmentation de dépenses par les frais de fauchage, c'est la consommation à l'étable. L'époque du fauchage varie suivant les climats; mais, en général, on peut dire que le trèfle incarnat est bon à couper quinze jours au moins avant le trèfle rouge. A cette époque les fleurs sont en partie épanouies et ont acquis leur brillante couleur oranoise.

“ Le trèfle incarnat, dit M. Heuzé, qui ne donne qu'une seule coupe et disparaît ensuite, doit être récolté prématurément.”

on ne doit pas attendre, pour commencer la fauchaison, que toutes les fleurs soient développées et qu'elles aient perdu une partie de leur riche coloration. Coupées après le complet épanouissement des fleurs, les plantes perdent de leur saveur et de leur qualité, et les animaux les consomment plus difficilement.

"C'est à cause de la dureté que les tiges acquièrent en peu de temps, quand les fleurs sont bien épanouies, de la promptitude avec laquelle les graines apparaissent dans le fond des calices, qu'il est indispensable de commencer la fauchaison de bonne heure, principalement lorsque l'étendue cultivée est bien supérieure au nombre d'animaux de vente ou de travail existant sur l'exploitation.

"Fauché avant le développement des épis, il repousse et fournit une petite seconde coupe s'il végète sur des terres de très-bonne qualité."

Rendement.—La culture canadienne ne nous fournit aucun renseignement sur la quantité de fourrage que peut donner le trèfle incarnat; il nous faut donc prendre des chiffres ailleurs.

M. Heuzé rapporte qu'à Grand-Jouan, sur une terre à blé contenant un peu de calcaire et pouvant donner, en moyenne 16 minots de blé par arpent, il récoltait en fourrage vert 14000 à 17000 livres par arpent. Or, par la dessiccation, le trèfle incarnat perd 75 pour 100 d'eau, lorsqu'il commence à épanouir ses fleurs. Il en résulte, donc, que ce produit représente 3500 à 4200 livres de fourrage, ou 233 à 280 bottes par arpent. Mais ces chiffres n'énoncent pas la plus forte production de la plante; tout au contraire, lorsque les fleurs productrices concourent presque toutes à favoriser la croissance des plantes, les chiffres précédents sont souvent doublés.

Voici, toujours d'après M. Heuzé, les chiffres qui caractérisent les diverses récoltes, fournies par le trèfle incarnat:

Récolte très-bonne.....	27500	livres de fourrage vert.
Récolte bonne.....	20400	"
Récolte assez bonne.....	13700	"
Récolte médiocre.....	6800	"

Sans attacher à ces chiffres plus d'importance qu'ils n'en méritent, ils peuvent néanmoins faire entrevoir aux cultivateurs les résultats avantageux qu'ils obtiendraient par l'introduction de cette plante dans leur culture.

Récolte des graines de trèfle incarnat.—Les graines de trèfle incarnat mûrissent au commencement de juillet. On reconnaît d'ailleurs que la maturité est suffisamment avancée à la teinte blanchâtre que prennent les tiges et les épis et à l'inclinaison prononcée de ces derniers vers la terre. Ce sont toujours les gousses du bas de l'épi qui mûrissent les premières, et lorsqu'on arde à faire la récolte, elles tombent au moindre choc, et souvent d'elles-mêmes.

"Les procédés de récolte varient beaucoup, dit M. Heuzé. Ici des femmes et des enfants ramassent les épis à la main et les déposent sur une toile. Là, on enlève les têtes au moyen de cueilloirs. Ailleurs, on procède à l'arrachage des tiges comme on procède pour le lin, puis on forme de petites bottes que l'on place debout sur le sol jusqu'à ce que la dessiccation des tiges soit presque complète. Plus loin, on fauche les tiges quand les graines sont sur le point de terminer leur maturité, et on les rapporte à la ferme et on les dépose dans un local où elles puissent sécher. Nonobstant ces divers procédés, dès que les graines ont achevé de mûrir, on procède au battage, comme les capsules se détachent facilement de leur support, on doit opérer un battage léger.

"Après ces diverses opérations, les gousses sont soumises à l'action des machinos qui les égrenent. Le trèfle incarnat peut donner par arpent 30, 36 et même 40 minots de graines pourvues de leurs enveloppes, c'est-à-dire n'ayant pas encore subi l'action des machines à égrener. Une

livre de graines ainsi non égrenées donne ordinairement 6 à 7 onces de graines nues ou nettoyées. De plus, chaque minot de graines non nettoyées pèse 4 à 5 livres. De sorte qu'en prenant comme production moyenne la quantité de 36 minots par arpent, cette surface donnerait 180 livres de graines en gousses, ou environ 75 livres de graines nues ou dépouillées de leurs enveloppes.

REVUE DE LA QUINZAINE

La mort a frappé de grands coups depuis que nous avons écrit notre dernière Revue.

Le Révd. M. Harper, curé de St. Grégoire, dans le diocèse des Trois-Rivières, est décédé le 30 juillet dernier. Ce vénérable prêtre emporte avec lui l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connu.

Les funérailles de M. Harper ont eu lieu le 3 du courant, dit le *Constitutionnel*. C'est Mgr. Lafleche qui a prononcé l'oraison funèbre, c'est assez dire qu'elle a été digne de celui dont on pleurait la mort. Monseigneur avait choisi pour texte une inscription gravée au-dessus du catafalque: *Transit bene faciendo*, il a passé en faisant le bien. Cette inscription a dit notre éloquent évêque, résume toute la vie du curé de St. Grégoire. On peut dire de tous les morts qu'ils ont passé sur la terre, mais il est petit le nombre de ceux de qui on peut dire qu'ils ont fait réellement du bien.

Monseigneur a d'abord parlé de la vie de M. Harper, à la maison paternelle et au collège; il a parlé de ses vœux ardents pour la conversion de son père, vœux qui ont fini par être exaucés.

Il a ensuite considéré la vie de M. Harper dans les missions, depuis l'âge de 21 ans jusqu'à 30. Enfin il a parlé des trente-huit années qu'il a passées à St. Grégoire. Dans les deux premières parties, l'orateur et l'auditoire étaient restés calmes; mais lorsque Mgr. Lafleche fit appel aux mères, dont il avait protégé les enfants, aux indigents qu'il avait fait manger à sa table, des sanglots éclatèrent dans toute l'église. Monseigneur lui-même ne put retenir ses larmes, lorsqu'il en vint à parler des sympathies que lui avait témoignées M. Harper dans les embarras financiers de la corporation épiscopale des Trois-Rivières. On a rarement vu un auditoire sous le coup d'une aussi forte émotion.

Notre *Gazette* n'est pas restée étrangère à la charité du vénérable défunt. Pendant les sept années d'existence qu'elle compte aujourd'hui elle a constamment trouvé dans M. Harper un ami dévoué, un propagateur zélé de ses enseignements. Le nombre des souscripteurs de St. Grégoire s'est toujours maintenu au chiffre de soixante. Le digne curé poussait la bonté jusqu'à distribuer lui-même chaque numéro à mesure qu'il arrivait. Il faisait plus. Les souscripteurs arriérés ont toujours été fort rares dans sa paroisse, parce que sans doute il suppléait de sa propre bourse au retard de plusieurs.

Nous regrettons de ne pouvoir lui payer un tribut d'éloges plus dignes des grands services qu'il nous a rendus.

M. Paquet, G.-V. du diocèse de Chatham, N.-B., est mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 27 juillet dernier, à l'âge de 65 ans. Il exerçait le ministère depuis 38 ans avec un zèle et un dévouement incomparables. Les paroissiens de Caraquette le regretteront longtemps.

Il était aussi propagateur zélé de la *Gazette des Campagnes*.

Le Révd. M. E. McDonald, ancien vicaire de Ste. Anne de la Pocatière, a succombé à Key West, Floride, le 21 juillet

dernier, à une attaque de fièvre jaune. Il n'était âgé que de 27 ans. La mort n'a respecté en lui ni les brillants talents, ni les hautes vertus; elle l'a impitoyablement frappé et ravi à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis.

M. Jos. Eudore Cauchon, fils aîné de M. le Président du Sénat, est décédé le 29 juillet dernier, à bord de l'*Austrian*, à l'âge de 24 ans. Il revenait d'Europe où il avait passé plusieurs mois dans l'espérance que sa santé se rétablirait.

Mgr. Lafêche partira en octobre prochain pour la Ville Eternelle où il se propose d'assister au prochain concile oecuménique.

Mgr. Taché est en Canada depuis quelque temps. Il partira assez prochainement pour Rome.

Mgr. l'Archevêque de Québec a terminé sa visite pastorale vers la fin de juillet dernier. Sa Grandeur a donné la Confirmation à 8,868 enfants.

Mgr. de Rimouski a terminé sa visite pastorale le 28 juillet dernier.

MM. les abbés Moreau et Pepin, du diocèse de Montréal, sont de retour de Rome. Ils arrivaient à Québec le premier d'août, à bord de l'*Austrian*. Ils ont assisté M. J. E. Cauchon à ses derniers moments.

Son Altesse Royale, le prince Arthur, est attendu à Halifax, le 22 du courant. M. Gauthier, consul-général de France à Québec, a reçu de Pie IX, il y a quelque temps, la croix de commandeur de l'ordre de St. Grégoire-le-Grand.

En Angleterre, le projet de loi, qui décrète le démembrement de l'Eglise établie d'Irlande, est devenu loi. La Reine l'a sanctionné le 26 juillet dernier.

En Espagne, le gouvernement est fort embarrassé avec les Carlistes qui sont en pleine révolte. Serrano et ses aides finiront par comprendre qu'il en coûte de faire une révolution.

D'après la *Semaine Catholique* de Toulouse, le nombre des catholiques répandus sur toute la surface du globe est de 208,000,000. Ils sont répartis comme suit pour les diverses parties du monde: en Europe, 147,000,000; en Asie et en Océanie, 9,000,000; en Afrique, 4,000,000; en Amérique, 48,000,000.

Nous n'avons encore pu trouver le moyen de parler des admirables conférences qu'a données le P. Félix à Notre-Dame de Paris pendant le carême dernier. L'illustre prédicateur a continué le sujet qu'il avait abordé l'année précédente: *Le Progrès par l'Eglise*. Nous désirerions analyser toutes ces conférences si belles, en même temps si instructives, mais impossible; nous ne pouvons que donner l'analyse des principales. Ce travail aura néanmoins son utilité, nous l'espérons, car en un temps, comme le nôtre, où l'Eglise attire tous les regards, où elle est sur le point de s'assembler en Concile pour remédier au mal qui dévore la société, tout ce qui est de nature à la mieux connaître, à mieux faire apprécier son action est d'une extrême importance.

Aujourd'hui, nous résumerons ce que dit le P. Félix du mystère de l'Eglise repoussée. La pensée qu'il développe est celle-ci: si l'Eglise, couronnée par des œuvres magnifiques, illustrées par des créations sublimes, acclamée comme souveraine bienfaitrice de l'humanité, est cependant la chose la plus repoussée et la plus haïe de l'humanité, elle est une institution vraiment divine, car le divin seul a le privilège d'être haï d'une haine infernale. Or, rien de plus indéniable que ce fait: l'Eglise est aujourd'hui la chose la plus haïe dans l'humanité.

Et, en effet, si l'on jette d'abord un regard quelque peu attentif sur toutes les religions, celles surtout qui ont avec l'Eglise

catholique beaucoup d'éléments communs, on constate qu'aucune n'est un signe de contradiction, que toutes n'obtiennent que l'indifférence. Personne ne s'occupe à les harceler, à les vexer, à les percer à jour par la mitraille de toutes les presses. Personne ne prend seulement souci de leur jeter en passant quelques-uns de ces traits chaque jour lancés au cœur de la catholicité. Les ennemis de l'Eglise catholique, sont aussi les leurs; sentent qu'elles ne sont pas les grandes forces du christianisme; aussi ils les oublient, ils les dédaignent, quelquefois même ils les exaltent et les glorifient. Pourquoi cela? Ah! c'est que l'armée antichrétienne sait bien que c'est au cœur qu'il faut frapper, que c'est à l'assaut de la vieille citadelle qu'il faut monter; une fois le royaume du Christ conquis, le christianisme est frappé à mort. Donc, à bas l'Eglise! et tous les impies répètent ce cri avec un frémissement unanime.

Quel spectacle que celui-là! et, dans ce spectacle, quelle manifestation de la vérité et quelle glorification de l'Eglise! Quelque chose cependant agrandit ce spectacle et en multiplie la lumière: ce sont les caractères que présente cette haine de l'Eglise: caractères d'universalité, de perpétuité et d'implacabilité.

L'Eglise n'est pas haïe de tous, il est vrai, mais elle est haïe partout. Cette haine de l'Eglise est, en effet, de tous les partis qui divisent les hommes politiquement et socialement; elle est de toutes les religions; elle est de toutes les nations; elle est de l'humanité, en un mot; donc haine universelle.

Voici quelque chose de plus étonnant encore: la haine de l'Eglise est perpétuelle. Contrairement à toutes les haines qui traversent le cœur de l'humanité, cette haine rouge s'en va de siècle en siècle, ravivant sa flamme inextinguible et rallumant de jour en jour ses ardeurs immortelles. Elle se transmet de générations en générations, et chaque matin venant devant l'univers exalter toutes ses grandeurs, vanter tous ses progrès voire même toutes ses vertus. Je soulève d'une main tremblante le vêtement luxueux qui couvre de soie, de pourpre et d'or tout notre corps social, et des pieds à la tête j'aperçois une effroyable lèpre, la lèpre de toutes les dépravations humaines. Je me penche sur ce corps malade, j'en écoute le souffle, j'en respire l'haleine; je me détourne en m'écriant: "Pourriture!"

Et pourtant le mal le plus épouvantable n'est pas encore celui-là; c'est la perversion qui règne dans les idées, la dépravation qui est au fond des doctrines. Ces doctrines immondes font germer tous les vices; d'elles sortent la corruption dans les faits et la dépravation dans les mœurs.

Qui guérira cette lèpre? Les mots vertu, morale, sainteté, justice existent bien encore; les philosophes les prononcent avec emphase, mais ils les ont vidés: ils ont chassés de ces mots les idées du genre humain, et ils en ont gardé l'écorce aride et la forme menteuse. Qui donc encore une fois nous débarrassera de la pourriture qui nous ronge? Où trouver le seul conservateur qui empêchera les dernières parties demeurées saines de se corrompre? Où trouver le principe régénérateur qui fera sortir les vertus du sein de nos vices? Dans l'Eglise, et nulle part ailleurs. Seule elle garde, dit le P. Félix, les éléments de la transformation et les germes de la résurrection morale des peuples même les plus corrompus; elle les porte dans la virginité de ses doctrines, dans l'intégrité de ses principes et dans l'efficacité inimitable de ses sacrements. Avec les éléments et les germes de la régénération morale, l'Eglise garde aussi les germes et les éléments de la régénération sociale.

Ah! la régénération sociale! Elle est pressante plus qu'on ne saurait dire, car la vie des sociétés est aujourd'hui en danger. On entend hurler le génie de 93, lui qu'on croyait noyé dans le sang; il rugit par certains soupiraux. D'affreux rugissements dominent toutes les voix; la tempête menace d'emporter les

principes fondamentaux des sociétés humaines, les éléments les plus primitifs et les plus vulgaires de la vie sociale, toutes ces grandes choses dont la société peut se passer : la liberté, l'égalité, la fraternité, l'autorité, la propriété.

La liberté ! on en parle toujours, et on en a d'autant moins qu'on en parle davantage ; on parle aussi de l'égalité, et son nom passe sur le monde comme un souffle de tempête. On parle surtout de la fraternité, et on rencontre des monstres qui méditent le massacre de leurs frères. Effroyable ironie sociale ! La fraternité, debout sur ses échafauds, abat la tête des frères et en fait rejaillir le sang sur les deux statues de l'Égalité et de la Liberté ! Et l'autorité, où est-elle ? La terre est labourée par les révolutions ; on foule aux pieds la poussière des sceptres, des trônes et des dynasties. La propriété enfin n'a-t-elle pas elle aussi failli sombrer dans l'abîme béant du communisme et du socialisme ? Celle qu'on a indignement dépouillée, qui ne possède plus rien, l'Église catholique, est aujourd'hui la seule qui se montre inflexible devant toute violation du droit ; elle est martyre de la justice.

Il ne reste au siècle présent qu'un moyen de salut, c'est l'arche, l'arche destinée à porter au-dessus des flots l'humanité qui ne veut pas périr, la sainte Église catholique, et romaine.

" Ah ! s'écrie le P. Félix, n'iez tant que vous voudrez l'approche du déluge ; la pluie monte et le flot monte ; il monte toujours, et tout vous crie comme aux jours de Noé : " Entrez, entrez dans l'arche, car qui ne sera pas dans l'arche sera noyé par le déluge. " Ou plutôt, déjà jetés que vous êtes sur les grandes eaux, et battus de toutes parts, comme des naufragés dans la tempête, par tous les vents qui soufflent de tous les horizons, vent des erreurs, vent des scepticismes, vent des négations, vent des passions, vent des révolutions, entrez, entrez dans la barque toujours agitée, mais jamais submergée ; la barque ouverte à tous les vents, mais ouverte aussi à tous les naufragés ; barque invincible dont Pierre, depuis dix-huit siècles, tient sur les flots le gouvernail triomphant. Lui seul sait où il faut jeter l'ancre pour résister à toutes les tourmentes ; lui seul, à travers toutes les ténèbres, découvre l'étoile qui doit guider notre marche ; lui seul possède la force qui supporte le choc de toutes les vagues ; lui seul enfin porte dans sa barque le Christ sauveur, le Christ endormi quelquefois, mais sachant toujours s'éveiller à temps pour commander à la tempête lorsqu'il entend Pierre s'écrier : *Domine, salva nos, perimus, Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* "

Après avoir démontré que l'Église est l'institution la plus repoussée par le siècle, qu'elle est divine par conséquent, il nous faut voir qu'elle est l'institution la plus nécessaire à son salut !

Hors de l'Église il n'y a pas de salut ! Où trouver, en effet, ailleurs que dans son sein les garanties du présent, les gages d'avenir, les signes d'espérance ? Partout où l'on creuse, sans l'Église, on ne rencontre que des effondrements, on n'ouvre que des abîmes. Elle seule est notre force, notre unique défense contre l'envahissement de toutes les barbaries, notre boulevard dans le présent, notre bouclier pour l'avenir ; elle seule peut empêcher ce siècle de périr tout-à-fait dans les trois abîmes de ses erreurs, de ses corruptions et de ses révolutions.

Et d'abord, où est la puissance capable de soutenir le monde des intelligences ? Où sont, à l'heure qu'il est, les doctrines complètes, les systèmes achevés ? Où trouver des croyances fixes, des principes certains, des symboles partout acceptés ? Non seulement en religion, mais même en politique, en morale, en philosophie reste-t-il un seul principe inébranlé, une seule vérité debout ? Ah ! tous les systèmes sont discordants, les opinions confuses, et à travers tous les nuages que l'erreur a amoncelés, on ne saurait rencontrer une vérité, une seule, pouvant rallier toutes les intelligences et servir de boussole à l'hu-

manité voyageuse. Sur le sable mouvant des opinions et philosophies humaines, on ne peut rien édifier ; dans le vide des intelligences, on chercherait en vain un point de départ pour marcher en avant ; dans les lueurs vacillantes et incertaines que répandent les philosophies, même les meilleures, on ne saurait reconnaître le flambeau qui doit illuminer toutes les grandes routes de la vie humaine.

Qu'est-il résulté, que résulte-t-il du passage de tant de doctrines et de philosophies vertigineuses ? Elles ont ébranlé toutes les certitudes, pulvérisé tous les symboles, et laissé les esprits étouffer dans ce vide où la vérité se dérobe à l'intelligence, comme une poitrine à laquelle manque son atmosphère. Pour nous arracher à ces grandes catastrophes du monde intellectuel, l'Église se présente et nous offre une doctrine complète, les dogmes certains, un symbole défini ; elle est prête à résoudre tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité.

Si maintenant l'on considère le monde moral, quelle est la puissance capable de le régénérer ? Toutes les vertus meurent : plus de charité, d'obéissance, de justice, de droit, de désintéressement, de sacrifice, d'héroïsme ! Et pourtant, ces vertus sont le pain substantiel de la vie des nations ! Qui a pris la place de ces vertus ? Une effroyable dépravation. " Embrassez d'un seul regard, dit le savant prédicateur, toutes les variétés des dépravations qui se produisent sur le théâtre de notre monde vivant, et vous frémirez de vos découvertes : extravagance de luxe, orgies de sensualisme, dévergondage de plaisirs, de voluptés, d'obscénités, passant des mœurs dans les livres et des livres dans les mœurs ; exagérations de paganisme poussées jusqu'aux extrêmes limites de l'audace, et quelquefois jusqu'aux frontières de l'impossible : prodiges de débauches capables d'étonner même les villes corrompues d'Athènes et de Corinthe, de Rome et de Carthage, de Cythèse et de Paphos. Je les vois, toutes ces hontes se dresser devant moi, à toutes les surfaces de cette société si fière d'elle-même pourtant, s'attachant à l'Église comme l'ombre suit le corps, la poursuivant, la barcelant, la vexant de toutes les manières, dans ces après sentiers. Ceux qui la personnifient passent, mais elle ne passe pas ; les armes dont elle nous frappe changent, mais elle ne change pas ; en un mot, ses organes vivants et ses ministres attirés meurent, mais elle-même ne meurt jamais.

Ce qui achève de rendre cette haine vraiment phénoménale, c'est son implacabilité. C'est là le caractère propre de la haine de Satan ; chez lui, il y a impuissance d'aimer, nécessité de haïr ; tel est le mystère de sa vie. Qu'on regarde la haine antichrétienne, en particulier, la haine de l'Église catholique ; on y sent de suite un je ne sais quoi que rien ne peut désarmer, conjurer, apaiser : elle est implacable. Elle ne ressemble à aucune autre ; elle a quelque chose de la haine des anges tombés ; on sent qu'elle a pour objet le divin ; à la lettre, elle est satanique. Ce qui lui donne un trait de ressemblance de plus avec la haine de Satan, c'est qu'elle se complique d'une effroyable jalousie.

Chose remarquable encore ! cette haine de l'Église a créé dans l'humanité chrétienne une race d'hommes véritablement à part, mais partout et toujours identique à elle-même. Elle défigure en eux le chef-d'œuvre de Dieu ; elle les rend méconnaissables aux autres et souvent à eux-mêmes ; elle leur inspire des sentiments qu'ils ne connaissent pas, et fait monter jusqu'à leur cœur de ces pensées dont eux-mêmes s'épouvantent en certaines heures de calme et de lucidité. Bons, elle les fait méchants ; droits, elle les rend injustes ; sincères, elle les fait hypocrites ; dissimulés, menteurs ; honnêtes peut-être sur tous les autres points, elle leur donne ce que je ne sais quoi dont la vertu rougit et dont l'honneur s'étonne.

Qui maintenant représente et incarne le plus cette haine dans

l'humanité vivante ? Qui la porte au cœur comme l'essence de sa vie ? C'est la révolution, la révolution cosmopolite, qui elle aussi, à sa manière, garde l'ambition de l'universalité. Elle en veut beaucoup plus à l'Eglise et à la papauté qu'aux trônes et à la royauté.

« Voilà pourquoi, dit le P. Félix, dans la polémique et la stratégie de la révolution, la politique est reléguée au second plan. « Monarchie, empire, république, que m'importe ? dit le « génie révolutionnaire. Ce qu'il me faut, c'est le triomphe de « mon idée. Or mon idée est toujours la même ; mon idée, « c'est Voltaire, du haut de son piédestal, ricanant sur les ruines « du christianisme ; c'est l'humanité nouvelle réalisant ou plutôt « pratiquant la parole du maître : « Ecrasez l'infâme ; » « c'est « moi-même enfin étouffant dans mes bras mon éternelle ennemie « l'Eglise catholique. » Et la révolution dit vrai. L'anticatholisme ou la haine de l'Eglise, c'est le point de ralliement de toutes les opinions, de toutes les sectes, de toutes les écoles, de toutes les presses, de toutes les doctrines dites révolutionnaires. Là, toutes les divergences se rencontrent dans l'idée commune ; là, toutes les nuances et toutes les couleurs viennent s'effacer dans ce même fond noir, la haine de l'Eglise. La haine de l'Eglise, c'est l'essence même de ce sombre génie qu'ébranle aujourd'hui le monde et menace de le briser ; c'est comme l'universelle protestation de Satan contre le Verbe toujours parlant, toujours agissant et toujours régnant dans l'Eglise catholique. »

Cette haine, sans pareille, paraît-elle un phénomène ordinaire ? Ne sommes-nous pas en face du mystérieux ? Ne sentons-nous pas, comme la haine du divin ? Oui, le divin est ici ! on le sent qui perce, à travers ces haines humaines. Pour être haï de la sorte, non seulement il faut être la vérité, mais la vérité divine ; il faut porter Dieu en soi ; la présence du divin seule peut à ce point susciter le satanique.

Une leçon d'économie rurale

Il est un point dont on ne se pénètre pas assez, c'est que l'agriculture est le métier le plus compliqué, le plus ardu, le plus difficile de tous.

La culture des champs se liant avec presque toutes les industries, un bon agriculteur doit posséder une multitude de connaissances et n'être, pour ainsi dire, étranger à aucune, car il doit leur demander successivement leur concours.

Mais serait-on le plus habile praticien du monde, connaîtrait-on tous les secrets de la théorie la plus savante, on ne peut réussir sans argent.

C'est se méprendre étrangement que de croire que la culture est un métier où l'on gagne sans dépenser. — Qui ne donne rien n'a rien ; et il faut beaucoup de fumier pour beaucoup récolter.

La force motrice dans une machine est en rapport avec le combustible dépensé ; le travail, chez le travailleur, avec l'alimentation prise. Il ne faut point s'y tromper, il en est de même des produits de la terre et une négation répond par une négation.

Et quel métier, du reste, ne réclame point, en même temps que des avances, le déploiement de l'intelligence et de l'activité.

Prenez n'importe quel petit commerçant et interrogez-le, il vous dira qu'une opération n'a de chance de réussite qu'autant qu'elle s'appuie sur le travail et l'argent. Et l'on voudrait que l'agriculture, qui est l'industrie par excellence, puisqu'elle alimente toutes les autres, se soufrit et prospère sans les secours de ces deux nerfs essentiels du travail, l'activité intelligente et le capital. C'est vouloir l'impossible.

L'agriculture, par l'énergie et la multiplicité des moyens qu'elle met en œuvre, est une industrie, et une industrie qui, en

raison de son importance, demande à ceux qu'elle a enrôlés de progresser toujours.

N'est-elle pas, en effet, sous le coup d'une foule de causes aléatoires, et du jour où elle arrivera, en attendant ces causes, à équilibrer la production, n'aura-t-elle pas calmé les inquiétudes qui, à certaines époques, comme aujourd'hui, préoccupent les peuples ?

Grandes sont donc l'erreur et la faute de ceux qui laissent s'accréditer encore l'idée d'une agriculture ignorante et sans capital, legs déplorable d'un passé malheureux que les hommes de notre temps ne peuvent accepter sans abdiquer leur tâche et sans compromettre les espérances du pays.

Qu'on cherche donc à former des agriculteurs autant que des soldats, si l'on veut asseoir sur une base sûre la grandeur du pays.

La est le vrai problème de la vraie solution. Qu'on encourage donc et qu'on excite toutes les institutions qui ont pour but d'inspirer dans toutes les classes de la société l'amour de la culture des champs et de donner aux agriculteurs une éducation complète et virile, bien en rapport avec les devoirs graves qu'ils auront à remplir.

Il leur faut une éducation qui les développe et les assouplisse pour tous les exercices, toutes les fatigues ; l'agriculteur doit posséder un tempérament de fer.

Il faut une instruction qui porte son intelligence vers la réflexion et l'observation rapide des faits, pour que toujours l'action seconde vivement la pensée.

L'agriculteur doit, avec la connaissance approfondie de la pratique des cultures, posséder la sage mesure du commandement, l'instinct de l'organisation, la promptitude dans l'action.

Les animaux sont les compagnons de son travail ; ils sont aussi les plus importants producteurs et les meilleurs produits de la ferme.

Il faut les bien nourrir, les tenir en parfait état de santé et d'embonpoint ; nouvelles difficultés, nouvelle science à acquiescer !

Mais le moment viendra de vendre ces animaux et d'autres produits. Voici l'agriculteur devenu négociant, marchand. Est-ce quelque chose que l'on apprend tout à coup sans s'en donner la peine et sans un long apprentissage ?

Ce n'est pas tout.

Il n'y a pas toujours avantage à vendre des produits bruts. L'expérience a démontré que dans les grandes exploitations, pour réaliser des bénéfices sérieux, il fallait le plus souvent adjoindre à la ferme une fabrication industrielle, celle du sucre, de l'alcool de la bière, de la féculé, de l'huile, etc. autres branches de travail et de spéculation nécessitant de la part du chef des études nouvelles et un art spécial.

Si nous entrons dans le détail de la direction, nous verrons que l'agriculteur devra être mécanicien pour apprécier la valeur des instruments, découvrir le point par où ils pèchent, faire face aux difficultés de leur maniement en le modifiant.

Que d'excellents modèles ont été mis de côté par suite de l'incapacité de ceux qui s'en serraient !

Ajoutez à tout cela la connaissance des terres, des plantes et des engrais, de façon à approprier les plantes aux terres et les engrais aux plantes et aux terres, vous commencerez alors à avoir une idée juste de ce grand métier qu'on nomme l'agriculture. N'omettons pas deux indispensables choses : la science de tout compter et la science de tout observer, la première pour résumer dans la langue concluante des chiffres, l'ensemble des résultats ; la seconde pour contrôler l'organisation, la valeur et l'efficacité des moyens employés.

C'est en observant, c'est en comptant que je suis arrivé pour ma part à découvrir les plus fécondes améliorations.

C'est ainsi que je n'ai adopté le billonnage qu'après y avoir

été pour ainsi dire forcément entraîné par l'observation. Elle m'a appris, en effet, que relevé en billons et mieux exposé, par conséquent à toutes les influences atmosphériques, le sol offre un milieu plus favorable à la végétation des plantes; elle m'a appris qu'on peut combattre par là l'excès de l'humidité et l'excès de la sécheresse, le coulage, la verse; que le champ devient cultivable et surtout peut être semé presque par tous les temps; que les binages sont faciles à multiplier et plus efficaces en même temps que simplifiés dans l'exécution; que les fumures en couverture, si utiles, sont rendues possibles même très-tard.

Enfin, j'ai trouvé dans le billon un auxiliaire puissant pour arriver à réaliser cette production moyenne, que s'efforce d'atteindre l'agriculture.

Puis la comptabilité, venant corroborer l'observation, m'a révélé à son tour que ce genre de culture était en même temps que le plus productif, le plus économique.

C'est là un résultat.

Tous les agriculteurs qui en ont cherché et obtenu d'autres, diront avec moi qu'il leur a fallu, pour réussir, se livrer à des études nombreuses, et de toutes sortes, faire des avances et déployer une énergie, une activité opiniâtre.

J'ai donc raison de faire ressortir toute l'importance et la difficulté du métier agricole; j'ai donc raison d'appeler cette profession la mère de l'industrie; j'ai donc raison de souhaiter qu'on lui donne dans l'Etat la place qu'elle mérite; qu'on la remette en honneur, d'une part en ouvrant de plus en plus aux agriculteurs toutes les assemblées où leur influence serait si heureuse, si nécessaire; et, d'autre part, en y conviant la jeunesse comme à la carrière de l'avenir.

L'avenir est à l'agriculture. C'est elle, elle seule qui résoudra le grand problème social du bien-être général et de la vie à bon marché.—M. DECROMBECQUE.—*Journal d'agriculture pratique.*

De la responsabilité des cultivateurs

Les récoltes ont beau manquer, on n'en accuse point les cultivateurs, on s'en prend aux caprices atmosphériques, on explique la chose par l'inclemence des saisons. C'est fort commode, mais ce n'est pas toujours rigoureusement vrai. Qu'on fasse en agriculture une belle part aux cas de force majeure, nous ne songeons point à nous y opposer; mais qu'on rende les cultivateurs, comme les médecins, tout à fait irresponsables de leurs morts, il nous semble que c'est aller un peu trop loin. Vous nous permettez donc de soulever ici la question de responsabilité dans certaines limites, et pendant que l'activité commerciale cherche à combler le vide par des apports de l'étranger, il ne sera pas hors de propos de chercher, de notre côté, les moyens de le prévenir, pour les années à venir.

Nous disons, sans hésiter, que les rigueurs de l'atmosphère ne sont pas les seules causes de mauvaises récoltes; il y en a d'autres qu'on a tort de passer sous silence et qui sont: l'emploi de graines défectueuses pour semence, la lésinerie dans les fumures, le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places, et enfin les labours trop superficiels.

Pour ce qui est des semences défectueuses, nous croyons nous avoir déjà cité un fait qui ne permet pas de douter de leur regrettable influence. Rappelons ce fait:

Dans l'automne de 1866, un fermier, trié du blé de l'année le mieux qu'il peut, blé défectueux si jamais il en fut, et en couvre la plus grande partie de ses emblaves. Cette chétive semence, venant à lui manquer, il se rappelle que nous lui avions conseillé d'employer, de préférence, du blé de 1865. Il lui en restait quelques doubles-décalitres sur son grenier, et, à tout hasard, il le prend et le sème. Sans celui-là, nous disait-il der-

nièrement, ma récolte ne suffirait pas à ma consommation; ma semence de 1866 n'a produit que de la paille et du grain en quantité insignifiante, tandis que ma semence de 1865 a donné de bons épis, mais une paille courte.

On voit par là que, si tout le mal tenait de la température, elle n'eût pas plus épargné une récolte que l'autre. Ces cultures fortuitement comparatives démontrent, à n'en pas douter, que si, au lieu d'employer une semence mal conditionnée, on avait eu recours à d'excellente graine, le déficit ne serait pas ce qu'il est. Une fois pour toutes, tenons donc pour dit qu'une semence est défectueuse quand la plante qui l'a fournie a beaucoup souffert sur pied, quand elle a été récoltée sur le vert, ou bien encore quand elle a été recueillie par un temps d'humidité prolongée. C'est le cas alors de s'approvisionner de semence dans les contrées favorisées, et c'est ici que l'intervention active des sociétés d'agriculture rendrait les plus signalés services. La plupart de nos cultivateurs ne lisent pas et ne savent pas; et il appartient nécessairement à ceux qui lisent et qui savent de leur venir en aide et de leur prouver ainsi que la théorie a du bon et qu'ils gagneraient à s'instruire.

La lésinerie dans les fumures n'est pas étrangère non plus aux mauvaises récoltes. Nous ne demandons pas assurément qu'on donne aux blés une fumure directe et très-copieuse, puis-que elle amènerait la verse; nous demandons seulement que le blé vienne se placer dans la rotation à la suite d'une récolte sarclée fortement fumée. Dans les années humides, l'humus fournit à la plante les vivres nécessaires; dans les années sèches, il lui fournit la fraîcheur indispensable pour parcourir toutes les phases de sa végétation. Il n'y a rien à attendre d'une terre sans humus, au moins dans la plupart des cas, et ce sont les fortes fumures avec l'engrais de ferme, qui font la forte couche d'humus.

Le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places est positivement un fléau, et ce retour est inévitable avec l'extrême morcellement de la propriété. Chacun tient à faire sur son coin de terre les récoltes essentielles, et il s'ensuit qu'elles se succèdent coup sur coup. Il n'y a pas de terre qui puisse résister longtemps à ce travail forcé, parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas rendre au sol ce que nous lui empruntons. C'est le cas d'en appeler à la chimie; mais avant que ces conseils soient entendus, il se passera de longues années. En attendant, le mieux est de recommander les labours profonds, et, par conséquent, les fumures copieuses. Par les labours profonds, on arrivera à constituer une nouvelle couche arable, et pendant qu'on exploitera celle-ci, l'intelligence des cultivateurs se développera suffisamment, espérons-le, pour qu'ils comprennent les exigences des lois naturelles.

Les labours profonds, nous ne saurions trop le répéter, sont à présent plus que jamais de nécessité absolue. Ceci ne veut pas dire qu'ils sont partout réalisables du jour au lendemain. Il est évident que dans les terrains à sous-sol argileux, il faut y procéder avec prudence, c'est-à-dire, graduellement. C'est en automne et en hiver qu'il convient de les entreprendre, et si, après avoir ramené de la terre neuve ou vierge à la surface, en petite quantité chaque fois, on avait le bon esprit d'y mettre du fumier en couvertures, elle deviendrait très-rapidement fertile.

Si nous persistons à écorcher misérablement la terre, c'est-à-dire à cultiver constamment dans une couche arable épuisée, fatiguée à l'excès, nous échouons de plus en plus dans nos récoltes. C'est ce qu'il importe de savoir et d'éviter.—(*Revue agricole du Midi.*)—P. JOIGNEAU

Opinion des bêtes sur le temps qu'il fera.

Non-seulement il est sage et utile de respecter la vie des bêtes, mais encore il est bon de consulter leur opinion sur le temps qu'il fera. On n'a pas toujours un bon baromètre ; le meilleur peut se déranger à la longue ou tout à coup. L'animal a des instincts divinateurs qui ne le trompent jamais. Voici, dit la *Chronique*, ce que nous apprennent les animaux sur cette matière intéressante. Écoutons-les :

Chauves-souris.—Quand on nous voit en grand nombre et volant plus qu'à l'ordinaire, nous annonçons un jour chaud et serein. Quand nous sommes clair-semées au crépuscule et que le petit nombre d'entre nous qui s'ébattent en l'air, entrent par les fenêtres ouvertes en jetant de petits cris, c'est du mauvais temps pour le lendemain.

Chouette.—Les cris que je pousse pour le mauvais temps annoncent le beau.

Corbeau.—Je suis de l'avis de la chouette quand on m'entend coasser de bon matin.

Canards et oies.—Quand nous volons çà et là et que nous plongeons en criant, c'est que la bienheureuse pluie ou quelque réjouissant orage va enfin varier, pour nous, la monotonie d'un ciel sans eau.

Abeilles.—Quand nos moissonneuses sont sédentaires ou qu'elles reviennent de bonne heure des champs, sans avoir leurs charges de pollen, le temps n'est pas sûr. Il y a de la pluie dans l'air.

Pigeons.—Nous rentrons tard quand il n'y a pas de beau temps à espérer pour le lendemain. Ne faut-il pas profiter de la soirée et nous donner un peu de plaisir ? On a bien le temps de rentrer au colombier !

Moineaux.—Nous sommes naturellement criards, mais nous redoublons à la couchée, quand le ciel menace et que le baromètre descend.

Coqs et poules.—Qu'avez-vous, mesdames nos femmes, à vous rouler ainsi dans la poussière ? Cela n'est pas propre !—Monsieur le coq, nous secouons ainsi nos puces qui nous piquent en signe de pluie prochaine.—S'il en est ainsi, il faudra que je sonne ma trompette quand le soleil sera couché pour prévenir les camarades de ce qui nous attend demain.

Hirondelles.—Volons bas, plus bas, ou nous ne prendrons pas un moucheron à la volée.—Le temps se gâte.

Mouches.—Plus d'eau nulle part, plus de rosée sur les plantes, un air de four quand le pain cuit. Où nous désaltérer en attendant la pluie qui tarde ? L'homme seul est encore humide : buvons sa sueur. Sus à la peau humaine !

Mais, l'homme se regimbe ; il tue plus d'une mouche à ce jeu-là. Tant pis ! mieux vaut mourir que d'avoir soif !

Chœur des grenouilles.—Chantons ! Voici venir la bienheureuse pluie, un déluge !... Brrrr ! couac ! couac ! couac !

Chœur de crapauds.—Sortons de nos trous et promenons-nous dans le potager. Pendant le mauvais temps, les jardiniers ne promèneront pas ici leurs sabots.

Les vers de terre.—Mettons tous le nez à la fenêtre ; il y aura de l'eau. Hardi à la montée !

La taupe.—Dru, dru, travaillons, secouons la terre : les vers remontent à la surface ; il y a de quoi souper. (Et les monticules de grossir à vue d'œil tout en s'ébouyant.)

Bœufs, dindons, tout bétail qui fait troupe.—Serrons-nous les uns contre les autres, nous serons moins mouillés et moins tourmentés par le vent qui se lève.

Moutons.—Broutons ferme, la pluie n'est pas loin !

Ephémères.—Dansons, il fera beau. En avant les violons !
—(La *Sériciculture pratique*.)

Un pronostic infallible

Il est très-important pour le cultivateur de prévoir avec certitude la pluie deux ou trois jours avant qu'elle ne tombe, car il peut régler là-dessus ses travaux agricoles. Le baromètre le lui indique, mais on n'a pas toujours un baromètre sous la main ; d'ailleurs les oscillations du mercure dans le tube de cet instrument n'indiquent réellement que la pression atmosphérique. Voici un pronostic infallible et à la portée de tout le monde : Lorsque, pendant le beau temps, on aperçoit dans le ciel de petits nuages immobiles, diaphanes, échelonnés et prenant la forme de saule pleureur, la pluie tombera deux ou trois jours après l'apparition de ce phénomène. S'il se révèle à la suite du mauvais temps, ce n'est plus qu'un indice d'humidité atmosphérique. Nous invitons nos lecteurs à en faire l'expérience. (*Moniteur agricole*.)

Machine à égrainer le blé d'Inde

Nous lisons dans le *Courrier du Canada* :

M. J. B. Parent, de cette cité, vient d'obtenir du gouvernement fédéral un brevet d'invention pour une machine à égrainer le blé d'Inde. Cette invention est aussi ingénieuse que simple dans son exécution : elle consiste en une filière à dents, que l'on fait tourner au moyen de roues ou de tout autre mécanisme équivalant soit avec la main ou par une force motrice quelconque.

L'épi est introduit dans cette filière, à la main. Cette opération peut être faite par un enfant de sept à huit ans et le grain en est extrait en moins de trois secondes.

Il résulte de cet exposé, que cette invention est d'un avantage considérable non-seulement au commerce, mais encore aux cultivateurs, qui dans le Bas-Canada ne cultivent pas le maïs, uniquement par la difficulté qu'ils ont de l'égrainer.

On sait que ce céréale est fort estimée en certaine partie de la France où il est employé comme aliment.

Voilà certes de puissantes raisons pour engager tout le monde à encourager cette utile invention qui d'ailleurs est d'un prix très-minime.

Pour informations s'adresser à M. Parent, No. 1 rue Dauphine (Esplanade H. V. Québec).

Est-il plus avantageux de laisser chauffer le fumier ou non avant de l'employer

M. L. C. de St. Ours, nous fait la question suivante :

Est-il plus avantageux de laisser chauffer le fumier ou non avant de l'employer, sinon quel moyen faut-il prendre pour empêcher de chauffer ?

Pour répondre à cette question, nous ne voyons rien de mieux à faire, que de reproduire ici l'enseignement de l'École d'Agriculture de Ste. Anne, enseignement dont l'efficacité est prouvée par les magnifiques résultats que l'on obtient sur la ferme annexée à cette École :

En principe général le fumier ne doit être employé à la fumure des champs que lorsqu'il est à demi-décomposé. Il est vrai que pendant la fermentation nécessaire pour amener le fumier à cet état il peut se perdre beaucoup de principes fertilisants, l'engrais peut, par conséquent, perdre de sa valeur ; ce qui arrive toujours lorsque les tas sont disposés avec négligence et qu'ils sont mal soignés. Mais avec une bonne disposition des tas et à l'aide de soins peu coûteux, on peut certainement conserver le fumier pendant 4 à 6 mois sans qu'il éprouve de pertes sensibles dans ses propriétés fécondantes.

Par cette fermentation, le fumier s'améliore et devient plus propre à servir de nourriture aux plantes. En effet, ce

dernières n'absorbent qu'à l'état de solution (*fondue dans l'eau*) les principes qui leur servent d'aliments; notre premier soin doit donc être de les rendre solubles, quand ils ne le sont pas ou qu'ils ne le sont qu'en partie.

La meilleure préparation est alors celle qui, en procurant la solubilité nécessaire, occasionne le moins de déperdition des principes nutritifs. Il suffit pour cela que la substance éprouve un premier degré de fermentation, dans lequel il y a échange lent et paisible des éléments entre eux.

Tant que le fumier est fortement humecté, sa fermentation prend peu d'activité; il se macère plutôt qu'il ne se décompose, et l'on n'a pas à craindre une perte notable de principes fécondants.

Dans le fumier pailleux surtout des étables, on trouve ordinairement un cinquième de son poids ou une livre sur cinq de matières qu'on appelle insolubles (qui ne peuvent se fondre dans l'eau) consistant principalement en pailles qui ne peuvent alors servir à la nutrition des plantes. Il faut attendre leur décomposition; mais elle ne s'opère facilement que sur de grandes masses et se fait très-imparfaitement dans le sol.

De plus, le fumier frais transporte dans les champs où on l'emploie une quantité considérable d'œufs d'insectes et de graines de mauvaises herbes. Les premiers éclosent pendant la végétation et donnent naissance à ces ennemis qui vivent aux dépens des plantes que le cultivateur a semées, et détruisent souvent les plus belles espérances. Les secondes germent et produisent des herbes qui salissent le terrain pour longtemps.

Le fumier qui a fermenté pendant quelque temps, au contraire, ne contient plus de graines de mauvaises herbes: elles ont pourri et ont ajouté à la valeur de l'engrais.

Ainsi, partant des principes précédents, on dispose le tas de fumier dans la cour près des bâtiments, on élève ses côtés aussi verticalement que possible, on le tasse également partout, si l'on s'aperçoit que l'intérieur du tas veut s'échauffer, on l'arrose avec une petite quantité d'eau.

De cette manière, le fumier subira une fermentation très-utile, nécessaire même, mais ne s'échauffera pas d'une manière très-sensible et les pertes qu'il subira seront très-faibles, on peut dire même qu'elles seront nulles; parce que si d'un côté, quelques gaz fertilisants s'échappaient dans l'air, de l'autre l'engrais acquiert plus de faculté fertilisante; de sorte que les pertes sont plus que compensées.

Petite chronique agricole

Nous avons depuis quinze jours la température la plus variable que nous ayons vue depuis longtemps. Le soleil ne paraît pour ainsi dire qu'accidentellement. Le ciel est habituellement couvert, on dirait que les nuages se sont donné rendez-vous dans notre région, aussi il ne se passe pas une seule journée qu'il ne nous arrive quelque orage. De plus le thermomètre monte et descend tour à tour avec une rapidité peu commune; aujourd'hui on souffre de la chaleur, le lendemain on frissonne. Plusieurs ont voulu mettre à la charge de l'éclipse de soleil du 7 courant toutes ces perturbations atmosphériques, mais l'accusation nous paraît hasardeuse.

Oh! l'éclipse, on se faisait une fête de la contempler à son aise. Quelques-uns même annonçaient une obscurité à allumer les lampes vers les cinq heures de l'après-midi, mais quelle déception, on ne s'est pas même aperçu de son apparition; le phénomène astronomique s'est passé par derrière les nuages. Les gens n'ont rien vu, et ceux qui n'étaient pas avertis de la chose ont tout bonnement terminé cette journée comme les précédentes, c'est-à-dire en ne se mêlant nullement d'espionner le soleil dans ses faits et gestes. Pour le sur les astres n'en continue-

ront pas moins leur course régulière, et la marche du monde son train ordinaire.

A l'époque où nous sommes les travaux de la fenaison sont à peine commencés si ce n'est que quelques-uns qui, à raison de la quantité, sont obligés de se mettre à l'œuvre dans la dernière semaine de juillet. Cette année on s'est vu forcé de retarder malgré soi. On a toujours attendu un temps plus favorable, mais on voit que c'est en vain; et aujourd'hui bon gré mal gré il faut s'y mettre. On examine l'atmosphère avec soin, faisant pour ainsi dire sentinelle, épiant le moment favorable, puis à l'heure fixée on enlève le foin du champ avec toute la célérité qu'y mettrait un voleur de profession. Cependant il faut dire que ce retard apporté aux travaux des champs n'a pas été nuisible jusqu'à aujourd'hui, parce que le foin est encore vert comme à la mi-juillet.

On entend dire partout que le fourrage est abondant. Il n'y aura donc disette nulle part. Tant mieux, car dans un pays comme le nôtre où la stabulation est si longue, la disette du fourrage n'est pas une petite calamité.

Nous avons remarqué ces jours derniers dans nos excursions un champ de tabac de 200 plants qui mérite une mention particulière. Les feuilles de ce tabac mesurent déjà 20 à 23 pouces de longueur. C'est le plus beau qu'il nous a été donné de voir cette année. Le propriétaire, de St. Jean Port-Joli, en a abonné à la Gazette, et dans la culture de cette plante il s'est toujours fait un devoir de mettre en pratique les enseignements qu'elle a donnés les années dernières. Il n'a pas eu lieu de s'en repentir, car nous savons que chaque année il y a une récolte de tabac fort remarquable. Voilà un exemple qui mérite d'être imité par tous les amateurs de la pipe, surtout dans un temps où le tabac coûte si cher.

RECETTES AGRICOLES

Composition d'un mastic très-résistant.

Prenez une chopine de lait et ajoutez une égale quantité de vinaigre pour le faire coaguler; séparez les caillots du petit lait et mêlez-les avec les blancs de 4 ou 5 œufs que vous aurez auparavant bien battus. Le mélange de ces deux substances étant complet, ajoutez-y de la chaux vive tamisée, et amalgamez-le tout de manière à en former une pâte qui ait une consistance de mastic; appliquez avec soin sur les corps fracturés ou dans les fentes, il résiste parfaitement au feu et à l'eau. On peut employer cette composition pour réparer le verre, la porcelaine, etc.

Il est bon de faire ce mastic qu'au moment de l'employer.

Nota.—Ce mastic résiste en effet à l'eau, mais le feu doit l'altérer en décomposant le caillé du lait et le blanc d'œuf.

Bains de rivière.—Précaution à prendre

Les chaleurs amenant presque chaque jour des morts accidentelles par suite de l'imprudence des baigneurs en pleine eau, nous croyons utile de rappeler en quelques lignes les précautions à prendre pour éviter de pareils malheurs.

Un des premiers dangers se trouve dans les plantes aquatiques, longues, minces, souples, véritables rubans s'élevant du fond de l'eau, se penchant toutes dans le même sens, obéissant au moindre mouvement, et qui, lorsqu'on jette sur elles quelque objet s'agitent, odulent, se tordent dans tous les sens et s'enroulent comme des serpents.

Malheur au nageur inexpérimenté qui cherche son salut dans la fuite; il n'y trouve que la mort! La sensation première que font éprouver ces herbes filandreuses et gluantes est désagréable; il faut se rendre maître de ce sentiment et, au lieu de s'agiter en vains efforts, s'efforcer de rester immobile et de se maintenir à la surface de l'eau, parce que plus on enfonce, plus les herbes deviennent abondantes et plus le danger s'accroît.

Les précautions à prendre alors sont de faire la planche qui

no nécessite qu'une légère agitation des mains, et de rester sur le ventre, de prendre une longue respiration et de plonger la tête dans l'eau, en la relevant de temps en temps pour reprendre haleine. On flotte alors comme un liège, et peu à peu on s'éloigne des plantes.

Le second danger est le *tourbillon*. C'est en vain qu'on lui résiste. Il vous engloutira; mais il vous rejetera de lui-même, c'est l'affaire de quelques secondes.

Enfin, il y a la *crampe* ou contraction nerveuse d'un muscle, surtout du muscle extenseur du pied ou du *mollet*. La crampe paralyse les mouvements du nageur. Il doit, dans ce cas, se mettre sur le dos et se maintenir avec les mains, en contractant peu à peu son pied pour le porter en avant, comme fait un homme qui veut marcher sur les talons.

La principale qualité d'un nageur est le sang-froid, et il est bon de s'habituer d'avance à voir le danger sans se troubler. (*Monteur des communes.*)

Réduction des fractures des membres chez le cheval.

Il vient de se passer chez moi un fait trop marquant et qui intéresse trop les propriétaires de chevaux et les vétérinaires, pour que je ne le publie pas avec détail.

Il y a deux mois, on vint me dire que le poney de mes petits-fils venait d'avoir la jambe cassée par une jument qui paissait avec un poulain dans un enclos voisin du sien, dont il avait forcé la barrière. Je cours voir ce pauvre animal dont la jambe droite, cassée à quatre pouces au-dessus du boulet, ballottait tenne seulement par la peau. J'allais dire : abattez ! lorsque je me souvins que M. Lafontaine, mon vétérinaire, m'avait parlé de fractures remises par son père et par lui, suivant une méthode de leur invention, qui ne nécessitait pas la suspension essayée si souvent et avec de si rares succès pour les chevaux. Je fis chercher M. Lafontaine, en lui disant l'accident et en le priant de prendre les dispositions convenables pour essayer sa méthode de réduction. Il arriva avec force bandes de toile forte, des étoupes et de la poix noire que l'on fit fondre.

Avec l'aide de quatre hommes, dont l'un tenait réunies les deux portions de la jambe cassée; et les autres empêchaient tout mouvement de l'animal vigoureusement entravé; il procéda avec un aide, à l'opération.

La jambe, d'abord entourée d'une couche épaisse d'étoupes, fut enveloppée d'une infinité de tours de bandes de toile trempée dans la poix bouillante, entremêlée d'écorce de tilleul, puis d'éclisses légères en frêne maintenues au sabot par un fil de laiton passé entre le fer et la corne.

En trois quarts d'heure tout fut terminé, et l'animal, désentravé, se releva seul.

Il put rentrer dans sa box à cent pas de distance, et se mit à manger.

Peu à peu il s'appuya sur cette jambe, étreinte de partout par cet appareil qui empêchait toute oscillation et tout mouvement, dont le volume énorme et le poids le gênaient beaucoup; mais il finit par s'y accoutumer, s'appuya davantage, put marcher, se coucher, se relever; enfin, au bout de quarante-cinq jours, l'appareil fut enlevé.

La fracture était parfaitement réduite. Un calus assez fort s'était formé; mais ce calus, sans douleur ni sensibilité, atteste une soudure parfaitement solide.

Depuis, la cicatrice diminue tous les jours, il n'y a ni raccourcissement ni appauvrissement du membre; le cheval trotte, gambade et a retrouvé toute sa gaieté.

Il y a encore une remarque à faire, qui rend cette cure plus extraordinaire, c'est que ce poney a dix-huit ans, et qu'à cet âge la vitalité des os est assurément moins grande que chez un jeune animal, et que la guérison chez un autre devra être encore et plus prompte et plus sûre.

Il est donc maintenant parfaitement prouvé que, par ce procédé, sans employer le mode de la suspension, si pénible et si rarement efficace, et en laissant à l'animal sa liberté de mouvements, on peut guérir les fractures de jambes de chevaux. Et au lieu d'abattez, comme on le fait, ces précieux animaux, on peut, à coup sûr, les rendre susceptibles encore d'un excellent service. — (*Journal d'Agriculture pratique.*)

Mastic de fer

On prépare un bon mastic de fer avec un mélange de 100 parties de limailles de fer et une partie de sel ammoniac en poudre. Pour l'employer, on mouille légèrement le mélange, et on calfeutre les joints en l'y chassant à coups de marteau avec un ciseau émoussé.

Ce mastic sert à relier entre elles des pièces de fer ou en fonte; il sert aussi à empêcher le rouille. Moyen pour rendre au blé jauni par les pluies sa couleur naturelle.

M. Lejeune, ingénieur agricole de Chambéry, donne dans la *Gazette de Savoie*, une recette aux cultivateurs pour rendre au blé jauni par les pluies sa couleur naturelle. Cette recette consiste à semer sur les blés endommagés un mélange de sulfate de fer réduit en poudre et de terre séchée au four. Ce mélange doit être fait dans les proportions de 4 livres de sulfate par 50 livres de terre.

Le ramassage à la faucille

Vendredi dernier, en parcourant, la plaine de Saint-Denis, nous entrâmes dans un champ de seigle qu'un moissonneur était en train de faucher; sa femme qui le suivait en ramassait le seigle abattu, et le disposait en javelles. — Mais nous remarquons que cette brave femme était armée d'une grande faucille dont elle se servait en manière de crochet, et que, grâce à cet ustensile, elle faisait son travail rapidement, et sans fatigue, ayant toujours de l'avance sur son mari, et sans être obligée de se courber jusqu'à terre, comme font les javelleuses qui emploient que leurs mains à leur rude travail.

En effet, à la première flexion, nous comprimes que la faucille, agissant comme crochet, allonge de près de 20 pouces l'action de la main droite et que les tiges accrochées ainsi étaient facilement ramenées dans le bras gauche tendu pour les recevoir; après quoi, il n'y avait plus qu'à les étendre en javelles, ou à les ramasser pour en former des gerbes.

Or, en économisant cet effort, et cet excès de courbure pendant les journées de 14 heures, sous les rayons d'un soleil caniculaire, notre javelleuse, évidemment, s'exonérait d'une somme considérable de peine et de fatigue.

Nous avons remarqué que le ramassage était très bien fait, les javelles très régulières, quoique faites avec des tiges versées et embrouillées. Nous en fîmes notre compliment à qui de droit.

Notre faucheur et sa femme nous dirent que dans le canton du département de l'Orne, dont ils sont originaires, on javelle généralement de cette façon. — Mais nous doutons que cette méthode soit connue en beaucoup de localités; et comme presque partout les femmes ramassent les javelles avec leurs mains, et au prix d'une fatigue ou la courbure du corps entre pour beaucoup, nous avons cru utile de signaler l'emploi de la faucille.

Cette observation nous en suggère une autre que voici.

Le Créateur a construit le corps de l'homme pour se tenir droit, et de manière à rendre difficile et fatigante, même pour les plus souples, la courbure en demi-cercle. Un pèlerin ne manquera pas à cette occasion de vous citer *l'os hominis sublimè dedit*; mais, comme ce n'est ni le lieu, ni le moment de faire l'érudit, — contentons-nous de dire qu'il y a en agriculture et en viticulture, beaucoup d'opérations manuelles que rend très pénibles la nécessité de se tenir le corps couché pour les faire; il en résulte que toutes les inventions, petites ou grandes, qui ont pour effet, ou de supprimer la nécessité de cette courbure, ou simplement de la diminuer, rendent de grands services à nos familles laborieuses des campagnes. A ce titre nous nous faisons un devoir de signaler à ceux qui ne le connaissent pas encore l'emploi de la faucille pour ramasser les blés fauchés, et les disposer en javelles. — *Gazette des Campagnes de Paris.*

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LII

Un moyen inventé par Cyprien pour mettre ses trésors à l'abri des voleurs.

(Suite.)

— Sans aucun doute, répondit le baron. Rien, pas même la nouvelle de mon arrestation, n'aurait pu décider Rodolphe à quitter le château, car je lui ai laissé l'ordre, s'il était attaqué, de résister jusqu'à la mort.

— Mais les Taborites n'ont pas fait de tentative de ce côté ? demanda le marquis de Schomberg.

— Pas que je sache, répondit le comte. Rodolphe sera ce soir au château ; il était déguisé de façon à défier les regards les plus habiles, et il nous a précédés de deux jours. Avouons que nous avons trouvé un moyen ingénieux de transporter nos trésors.

— Monseigneur, soyez prudent, je vous en conjure ! s'écria Cyprien : les murs ont des oreilles, quand il s'agit de secrets aussi importants, et le sort de la Bohême dépend de notre discrétion. Jusqu'ici tout a réussi, je veux dire depuis les événements de l'autre nuit, où le chevalier Henri de Brabant jeta la Maison Blanche dans une si étrange confusion.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et l'aubergiste apparut, suivi de sa femme et de deux domestiques, chargés de plats. Tandis qu'on dressait la table, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se tournèrent du côté de la fenêtre, ne voulant pas laisser voir leur visage, sachant bien que Zitzka avait envoyé partout des émissaires à leur poursuite.

Dès que les mets furent placés sur la table, Cyprien fit signe à l'aubergiste qu'il pouvait se retirer, et les seigneurs se trouvèrent alors libres de reprendre leur conversation.

Nous parlions des événements qui sont arrivés l'autre nuit à la Maison Blanche, dit le baron de Rotenberg, après avoir vidé un verre de vin du Rhin, cela me fait penser à vous demander si vous croyez qu'Ermach ait osé révéler les mystères.

— Il n'a pas violé le serment par lequel il s'est engagé à garder le secret, j'en suis persuadé, dit Cyprien.

— Mais, s'il avait osé ? observa le comte.

— Alors nous aurions tout à craindre, dit Cyprien d'un air sombre ; car l'Autrichien est en bons termes avec Zitzka, et il n'aurait pas manqué de faire connaître au Taborite la nature de nos secrets. S'il en avait comme vous dites, il ne resterait pas à l'heure qu'il est pierre sur pierre du château d'Hamelin.

— On nous a dit que l'Autrichien a quitté Prague précipitamment, observa le marquis de Schomberg, sans aucun doute, il doit avoir passé par ici, peut-être même a-t-il séjourné dans cette auberge. Il faudra savoir, de l'hôtelier combien de personnes l'accompagnaient : nous verrons ainsi si Ermach était avec lui.

— Oui, et Blanche, murmura Cyprien.

— Que disiez-vous ? demanda le baron de Rotenberg.

— Rien qui vaille, répondit Cyprien : je vais aller questionner un peu l'aubergiste.

Et il sortit en prononçant ces paroles.

Cyprien se rendit dans la salle commune, où il trouva l'hôte et sa femme occupés à faire une longue addition. En le voyant approcher, l'aubergiste lui présenta une chaise, et sa femme lui offrit un verre d'une certaine liqueur dont elle avait le secret. Cyprien accepta avec une apparente cordialité ; puis il demanda la note de ce que lui et les siens avaient dépensé. Il se contenta de regarder le total, le paya sans observations, et y ajouta généreusement une gratification pour les domestiques.

— Avez-vous eu beaucoup à faire, ces jours-ci ? demanda Cyprien en acceptant un second verre de liqueur.

— Cela n'allait pas fort depuis quelques semaines, répliqua l'hôte ; mais avant-hier, il nous est arrivé plusieurs personnes qui ont passé la nuit ici. Malheureusement leur présence chez nous a été marquée par de tragiques circonstances.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cyprien. Vous excitez ma curiosité.

— Ah ! ainsi la nouvelle n'en a pas encore été jusqu'à Prague ? observa l'aubergiste en regardant sa femme.

— Quelle nouvelle, mon ami ? demanda Cyprien.

— La nouvelle du meurtre qui a été commis avant-hier dans notre maison, répondit l'aubergiste en prenant un ton solennel ; et fronçant les sourcils.

— Un meurtre... ici... sous votre toit ? murmura Cyprien ; qui était leur victime ? qui est-ce le coupable ?

— La victime était un beau et charmant jeune homme, un page ; et l'assassin était la plus jolie créature que j'aie jamais vue.

— Et naturellement elle a été arrêtée ? dit Cyprien d'un ton interrogateur.

— Pas du tout, répliqua vivement l'hôtesse, et son évasion n'est pas ce qu'il y a de moins singulier dans l'affaire.

Et alors, elle et son mari, se mirent à raconter tout ce qui s'était passé à leur auberge, sans omettre un détail, ni aucun des noms d'Ermach, d'Etna, de Béatrice et de Linda. Cyprien ne perdit pas une de leurs paroles ; et soudain, une pensée se fit jour dans son esprit : — Par le ciel ! cela doit être ainsi, s'écria-t-il en se dressant subitement sur sa chaise. Oui, voilà la solution de l'énigme ! J'y vois clair, à présent, je comprends tout ! Le mystère de ces deux sœurs. Ah ! ce n'en est plus un pour moi ! Faut-il que j'aie été stupide de n'avoir pas plutôt soupçonné la vérité ! Ah ! Mariette, ta ruse dépasse celle du serpent, à présent, je serai bientôt vengé !

L'aubergiste et sa femme le regardaient avec curiosité. Il s'en aperçut, et se hâta de leur dire : — Le temps se passe et il faut que nous nous remettions en route. Auriez-vous la bonté d'ordonner qu'on nous apprête nos chevaux ?

Certainement, répondit l'aubergiste en se hâtant de quitter l'appartement.

A propos, ajouta Cyprien en s'adressant à la femme, qu'est-ce que sont devenues les deux jeunes filles qui accompagnaient Etna ?

— Elles ont continué leur route vers le sud, avec le chevalier Henri de Brabant, répondit l'hôtesse.

— Ah ! je comprends, s'écria Cyprien, comme si cette nouvelle eût été d'accord avec une certaine idée qu'il avait conçue. Oui, murmura-t-il, tout confirme mes soupçons et prouve que je ne me trompe pas. A présent, Mariette, tremble. En dépit de Zitzka et de tous les taborites, je serai vengé !

Cyprien sortit alors dans la cour, pour voir si l'on apprêtait les chevaux. Il s'arrêta avec surprise en apercevant l'aubergiste, ses pages, ses postillons, et les huit hommes armés de la statue de bronze entourant un voyageur qui paraissait ne faire qu'arriver, car il tenait encore son cheval par la bride.

— Quelles sont donc ces nouvelles qui semblent tant intéresser tout le monde ? demanda Cyprien à l'aubergiste, en le tirant de côté.

— Des nouvelles d'une haute importance, répondit celui-ci. Les Taborites ont proclamé la guerre contre l'aristocratie.

— Comment ? Jean Zitzka aurait eu l'audace ?

— Silence ! dit l'hôtelier d'un air suppliant ; plusieurs de mes domestiques penchent pour les Taborites, et s'ils vous entendaient...

— Mais que sait-on de positif ? demanda Cyprien.

— Le capitaine général a passé la revue de tous les Taborites hier à midi, sur la grande place de Prague, et il a proclamé une guerre à mort contre les seigneurs.

— Alors le gant est jeté, et la guerre civile date d'hier, dit Cyprien d'un ton solennel.

— Que voulez-vous dire ? s'écria l'aubergiste en l'examinant avec un étonnement mêlé d'alarme.

— Rien, rien : vous me comprendrez bientôt, répondit Cyprien avec une sorte d'impatience ; mais, je vous en prie, dites qu'on amène nos chevaux.

— En dix minutes tout sera prêt, dit l'aubergiste qui se hâta de courir aux écuries, tandis que Cyprien retourna auprès du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg.

— Vous avez été bien longtemps absent, lui dit ce dernier ; nous craignons déjà qu'il ne fût arrivé quelque chose de désagréable. Qu'avez-vous appris ?

— D'abord, répondit Cyprien, nous n'avons rien à redouter de la part d'Ermach : il n'est plus. En second lieu, Henri de Brabant n'a pas même un jour d'avance sur nous, il n'a quitté cette auberge qu'hier à deux heures. Troisièmement, une certaine Mariette, que vous vous rappelez peut-être, et dont la colère a mis notre institution en danger, servira probablement bientôt de victime à la statue de bronze. Et enfin, ajouta Cyprien d'un ton de plus en plus solennel, Jean Zitzka a proclamé une guerre à mort à l'aristocratie de Bohême.

— Voilà, effectivement, d'importantes nouvelles ! dit le marquis de Schomberg. D'où vous viennent-elles ?

— Je vous donnerai tantôt de plus amples explications, dit Cyprien : nos chevaux nous attendent, et je crois que plus vite nous arriverons au château de Rotenberg sera le mieux.

— Assurément, dirent à la fois le marquis et le baron en abaissant la visière de leurs casques.

Dix minutes plus tard, la procession funèbre se remit en marche, et s'éloigna dans le même ordre que nous avons décrit.

LIII

La baronne Hamelin chez le capitaine général des Taborites

La nouvelle que Jean Zitzka avait proclamé la guerre contre les seigneurs de Bohême était vraie. Nous voudrions raconter dans tous leurs détails les incidents de ce jour mémorable où le capitaine général passa en revue son armée ; forte de plus de quarante mille hommes ; nous voudrions dire avec quel enthousiasme Zitzka fut accueilli par ses soldats et par une foule immense de peuple qui se pressait sur son passage. La ville tout entière était en fête, les rues étaient pavisées, et l'on sentait que de grandes résolutions allaient être prises. Nous aurions désiré reproduire l'allocution que le chef taborite adressa à l'armée, et que l'histoire nous a conservée ; mais quoique ces événements fassent partie de notre histoire, nous les négligerons, à regret, pour donner plus de rapidité à notre récit. Nous nous contenterons de dire que l'aristocratie demeura épouvantée de l'autorité et de l'ascendant que le héros populaire exerçait sur les masses.

Vers six heures, le soir de ce même jour où avait eu lieu la revue, Jean Zitzka était assis dans son cabinet, dans le château de Prague, examinant une carte sur laquelle les châteaux et les domaines des seigneurs de Bohême étaient minutieusement marqués. Il était seul, et absorbé dans de profondes pensées, tout en promenant son doigt sur les lignes de la carte. De temps en temps, il traçait une note sur un morceau de papier, et des paroles s'échappaient de ses lèvres.

Le sort en est jeté, murmurait-il ; le Rubicon est franchi, et la Bohême va assister à une guerre civile, oui, à une guerre à mort. La croisade est proclamée, et il faut que l'action suive vigoureusement la menace. Grâce à Dieu ! l'Autriche est paralysée ; ah ! c'est un coup de maître que celui par lequel j'ai obtenu sa neutralité. Elle est liée pour un an ; et dans cette intervalle j'aurai accompli mon œuvre ! car vous savez, mon Dieu, s'écria Zitzka en levant les yeux, vous savez que je suis sincère dans tout ce que j'ai entrepris, et que je ne suis ni par aucun sentiment d'ambition personnelle ! Si dans le principe, j'ai obéi au désir de venger les outrages de quelqu'un que j'aimais et chérissais tendrement, vous me pardonnerez, Seigneur ! Car aujourd'hui je n'ai en vue que le bien de ceux qui souffrent. Mais, ajouta-t-il, pourquoi réveiller des souvenirs cuisants, des souvenirs que je chercherais vainement à ensevelir dans l'oubli ! O Emenonda, ton image est toujours présente devant mes yeux, et en pensant à toi je sens faiblir ma colère !

Le guerrier essuya une larme qui roulait sur sa joue ; puis, comme pour échapper aux réflexions qui l'envahissaient, il reprit son siège, et continua à examiner la carte qui était déroulée sur la table.

— Pour occuper toutes les places, dit-il à demi-voix, il faudrait de grandes forces : outre cela, beaucoup de châteaux pourraient opposer de la résistance, et l'on serait obligé de perdre du temps à en faire le siège. Mais quelles forteresses avons-nous dans le voisinage de Prague ? se demanda-t-il en promenant son doigt autour du point où la capitale de la Bohême était indiquée. — Voici la demeure princière du marquis de Schomberg. Mais il a pris la fuite, et une poignée de mes Taborites suffira pour occu-

per sa maison. Voilà encore la Maison Blanche, habitée par la baronne Hamelin. L'on dit partout que c'est une excellente femme, bonne et charitable pour les pauvres. Je me rappelle, pourtant, qu'un jour Cetna, en ma présence, fut saisie d'une soudaine et vive agitation, en entendant prononcer son nom. La Maison Blanche, après tout, n'est qu'une habitation de plaisance, et il n'est pas nécessaire de la faire occuper. Mais voici le château d'Hamelin, une forteresse qui appartient à cette même illustre dame. Voyons ce qu'en dit mon mémorandum.

Zitzka ouvrit un tiroir de la table devant laquelle il était assis, et en tira des tablettes qu'il feuilleta avidement.

— Ah ! voici, dit-il ; et il lut : *Château d'Hamelin, appartenant à la baronne de ce nom ; place forte ; a été réparé il y a quelques années ; on prétend qu'il s'y trouve de vastes souterrains. Le château est habité par un certain nombre de jeunes hommes et entretenu aux frais de la baronne. On a vu fréquemment des hommes armés dans le voisinage. Mais ces assertions sont attribuées aux exagérations de la terreur et de la superstition.* Ainsi parlent mes notes. La baronne doit être une femme dangereuse. Le château est fort, et pourrait servir un point de ralliement à nos ennemis. J'enverrai demain matin deux cents Taborites en prendre possession, en même temps que je mettrai une garnison chez le marquis de Schomberg. Ce sera mon entrée en guerre !

A peine Zitzka avait-il formé cette résolution qu'un soldat taborite ouvrit doucement la porte de l'appartement, et dit, avec une hésitation qui prouvait combien il craignait de déranger son maître : — Général, il y a là une dame qui demande à être admise tout de suite à vous parler.

— Pourquoi ne l'as-tu pas conduite à mon secrétaire, puisque tu sais que je suis occupé ? demanda Zitzka.

— C'est ce que j'ai voulu faire, répondit le Taborite ; mais elle m'a déclaré que l'affaire qui l'emmène est urgente, et qu'elle ne peut s'en expliquer qu'avec le capitaine général.

— Alors, fais-la entrer, dit Zitzka.

Le soldat se retira, et quelques minutes après, une dame grande et bien faite, mais ayant la figure cachée sous un voile épais, s'avança vers le chef des Taborites.

Pendant plusieurs secondes elle resta debout, examinant attentivement le guerrier ; puis, paraissant se remettre, elle dit : — Pardonnez-moi, illustre capitaine, de vous avoir distrait de vos occupations, et veuillez m'accorder, un instant, votre attention.

En parlant ainsi, elle rejeta son voile en arrière, et Zitzka admira son visage merveilleusement beau, mais dont chacun des traits exprimait une terreur qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Le capitaine général l'invita à prendre un siège, et se rassit lui-même de façon à lui faire comprendre qu'il était disposé à l'écouter, mais que ses explications devaient être brèves.

— Général Hamelin, dit la dame, avec beaucoup d'hésitation et d'embarras, je suis venue implorer votre clémence et votre merci, et pourtant je ne sais trop en quels termes formuler ma requête ; car je ne suis point partisan de votre cause ; j'ai même été votre ennemie, et peut-être mon nom vous est-il pas favorablement connu.

— Qui êtes-vous, Madame ? demanda Zitzka, d'un ton qu'il voulut rendre aussi rassurant que possible.

— Je suis la baronne Hamelin, répondit-elle, avec effort, et redoutant l'effet que ce nom allait produire.

— Je pensais justement à vous lorsqu'on vous a annoncée, dit Zitzka, avec la même tranquillité imperturbable.

— Vraiment ! vous pensiez à moi ? s'écria la baronne, en se sentant soulagée d'un poids immense.

— Oui, Madame, je pensais à vous, répéta le général, en voyant bien qu'il y avait quelque chose d'étrange dans ses manières, mais l'attribuant à l'embarras que lui causait sa présence. Pour parler franchement, ajouta-t-il, après un instant, je venais de prendre la résolution d'envoyer demain matin demander les clefs du château d'Hamelin.

— Allons, se disait la baronne avec joie, mes appréhensions étaient sans fondement, il ne soupçonne pas la terrible vérité et Mariette, ou Cetna, a gardé le secret !

— Mais vous n'avez rien à craindre, Madame, continua Zitzka, si vous cédez de bonne grâce, et si vous consentez à recevoir une garnison dans votre château ; car en exigeant les clefs de

diverses forteresses du pays, je ne veux que m'assurer de leurs dispositions à notre égard.

— Mais est-il bien possible que vous veuillez établir un corps de troupes dans mon château ? s'écria la baronne. Je ne vous cacherais pas, général Zitzka, que c'était justement pour vous entretenir à ce sujet que je me suis présentée chez vous ; je me suis figuré que le chef des Taborites serait assez chevaleresque et assez généreux pour avoir pitié d'une femme faible et inoffensive.

— Je vous ai déjà donné l'assurance qu'il ne vous sera pas fait de mal, que ni vous ni ceux qu'abrite votre toit n'aurez à subir d'insulte, dit Zitzka, pourvu que vos partisans respectent les soldats que j'enverrai occuper le château d'Hamelin.

— Et c'est justement cette occupation que je veux empêcher, répliqua la baronne. Si je vous jure de rester neutre dans les affaires de ma malheureuse patrie, est-ce que cela ne vous suffira pas ?

— Madame, répondit Zitzka, d'un ton poli mais ferme, je suis désolé d'être obligé de vous refuser ; mais je dois faire mon devoir, vous possédez une sorte de forteresse dans le voisinage même de la capitale. Une forteresse, continua-t-il, en se reportant à son memorandum, qui contient de vastes souterrains et autour de laquelle on a vu fréquemment des hommes armés et portant des masques.

La baronne devint soudain pâle comme la mort, tandis que Zitzka quittant ses feuilles, l'examina de son œil scrutateur. Elle fit des efforts pour se remettre ; mais si grande était son agitation, si profonde était sa confusion que les paroles s'arrêtèrent dans son gosier, et il lui sembla qu'elle allait suffoquer.

— Ainsi donc, continua Zitzka, dont les soupçons se trouvaient naturellement excités, vous ne pouvez vous étonner si je persiste dans ma résolution de faire occuper immédiatement le château d'Hamelin.

— Général Zitzka, dit la baronne, avec effort, ce procédé de votre part détruira à tout jamais le bien que j'ai cherché à faire, et dont je croyais avoir le droit de m'enorgueillir.

— Mes soldats, Madame, auront l'ordre de ne pas intervenir dans l'économie domestique de votre établissement. Et comme vous résidez à la Maison Blanche, ajouta le capitaine général, en surveillant chaque expression de son visage, la présence de deux cents Taborites au château d'Hamelin ne saurait causer ni dérangement ni aucun inconvénient.

— Ainsi donc rien ne saurait vous dissuader de troubler ma calme et paisible existence ? répliqua la baronne, dont l'air et les manières trahissaient une véritable agonie.

— Madame, dit Zitzka avec une sévérité qui lui donna froid au cœur, il y a quelque chose qui vous préoccupe, et si vous avez une faveur à me demander, vous devez la mériter, en ayant en moi une confiance entière.

— Que voulez-vous dire ? s'écria vivement la baronne ; et puis, se trompant sur la pensée du général, elle ajouta à voix basse et avec un regard significatif : — Vous désirez des preuves et des garanties de ma résolution de n'être plus ennemie des Taborites ?

Le premier sentiment de Zitzka fut un suprême dégoût à la vue de cette femme toute disposée à abandonner la cause qu'elle avait jusqu'alors défendue. Mais, dissimulant habilement ses expressions, il voulut s'assurer jusqu'à quel point la baronne pouvait servir ses projets.

— Nous sommes prêts à accueillir tout le monde, dit-il. Mais si ceux qui viennent à nous nous ont combattus, il est naturel que nous ayons recours à certaines précautions.

— Mais si l'on vous offre des garanties positives, observa la baronne, à demi-voix, ne serez-vous pas disposé à vous montrer confiant ?

— Assurément, répondit Zitzka, qui comprit que la baronne tendait vers un but particulier. J'ai proclamé la guerre contre les seigneurs de la Bohême, continua-t-il, et mes troupes ont répondu par un cri unanime d'adhésion.

— Je n'ignore rien de ce qui s'est fait et dit aujourd'hui, répliqua la baronne, et c'est pour cela que je suis venue.

— Mais en proclamant cette guerre, reprit le capitaine général, je n'ai pas menacé tout le monde indistinctement. Je saurai être indulgent pour ceux qui se soumettront à temps à une destinée qu'il n'est pas en leur pouvoir de détourner.

— Pour mon compte, général, dit la baronne, je n'ai pas hésité à écouter la voix de la raison et de la prudence.

— Que dois-je entendre par cette observation ? demanda Zitzka, sans se départir de son imperturbabilité.

— Quoi ! vous ne me comprenez pas ? dit la baronne ; ou voulez-vous me forcer à entrer dans des détails minutieux et pénibles ? Eh bien, soit : le premier pas dans la voie où je suis n'est pas sans humiliation.

— Il n'y a pas d'humiliation, madame, dit Zitzka, à abandonner l'erreur pour embrasser la vérité : il n'y a pas non plus de honte à céder quand la résistance serait inutile.

— Votre langage est plein de raison et de bon sens, répondit la baronne. Laissez-moi donc m'en remettre tout de suite à votre générosité, à votre bonté et à votre merci ; laissez-moi vous avouer avec franchise que j'ai été l'ennemie acharnée de vos principes et que je l'ai probablement restée toujours si ce dont j'ai été témoin aujourd'hui ne m'avait ouvert les yeux. J'ai maintenant la conviction que vous triompherez, et je suis arrivée à cette conclusion que la justice doit être avec celui qui est appelé à renverser des institutions que des siècles n'avaient pu ébranler.

— Et le résultat de vos réflexions a été d'adhérer à la cause des Taborites ? dit Zitzka, en prêtant à la baronne plus de sincérité qu'elle n'en avait.

— Justement, répondit celle-ci.

— Mais vous parlez tout à l'heure de preuves et de garanties, fit observer Zitzka.

— Oui, répliqua la baronne, parce que je suis prête à me jeter corps et âme dans votre cause ; mais je vous demande en retour une confiance absolue. En un mot, illustre Zitzka, ajouta-elle, d'un air significatif, je puis vous rendre un immense service, si vous promettez de m'accorder la récompense que je vous demanderai.

— Parlez, dit Zitzka, de son accent franc et sévère, parlez, et je vous dirai oui ou non.

— Et si c'est non, puis-je compter que vous oublierez ma proposition, absolument comme si je l'avais jamais faite ?

— C'est chose convenue, répliqua le capitaine général. A présent, parlez franchement et sans crainte.

— Je vais d'abord poser mes conditions, dit la baronne, parce que si vous les trouviez exorbitantes, il serait inutile que je vous dise quel service je me propose de vous rendre.

— Et ces conditions ? dit Zitzka, quelles sont-elles ?

— C'est d'abord que vous renoncerez à placer une garnison dans le château d'Hamelin, ou à vous occuper des personnes qui y résident. Secondement, dans les distributions de terres auxquelles il pourra être procédé, vous ne toucherez pas à mes propriétés ; troisièmement, vous m'accorderez plein et entier pardon pour les intrigues où je puis avoir été mêlée jusqu'à ce jour. Et enfin vous accorderez le même pardon absolu et sans conditions à un certain personnage que je vous nommerai plus tard. Voici quelles sont mes conditions, général Zitzka.

— Pour que je les accepte, il faudrait que le service dont il a été question intéresse non pas moi personnellement, mais la cause des taborites, dit Zitzka. Dans ce cas, je m'engage à exécuter fidèlement les conditions que vous venez de spécifier.

— Très-bien ! s'écria la baronne, dont les traits s'éclairèrent, et dont les yeux brillèrent de l'éclat du triomphe. Je n'ai plus maintenant aucune crainte, ajouta-t-elle.

— Et ce service ? dit Zitzka, en quoi consiste-t-il ?

— A vous livrer la princesse Elisabeth et ses trésors ! répondit la baronne, d'une voix basse, mais résolue.

— Ah ! vous avez, comme cela, tiré bon parti des souterrains de votre château ? dit Zitzka.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, répondit la baronne, ni la princesse ni ses trésors ne sont cachés sous mon toit. Fouillez la Maison Blanche si vous voulez, fouillez le château d'Hamelin, pénétrez dans les caveaux, examinez tous les coins, et je vous le jure, vous ne trouverez rien. Mais si vous faites cela, ajouta-elle, d'un ton solennel, tout est fini entre nous, et il ne sera plus question de la proposition que je vous ai faite.

— Madame, dit Jean Zitzka, après une pause de plusieurs minutes, j'accepte vos propositions et vos conditions.

— Vous me donnez un mot de votre main ? dit la baronne.

Puis, s'apercevant que le capitaine général hésitait, elle ajouta : ce que je fais est infâme, et c'est bien le moins que j'en aie toute la récompense.

— Vous avez raison, murmura le chef Taborite, qui éprouva un tel dégoût qu'il ne daigna pas lever les yeux sur ce visage d'où le masque était tombé.

Il prit un bout de papier, écrivit dessus les conditions que la baronne lui dicta elle-même, puis apposa sa signature au bas du document et le lui remit.

— Dans huit jours, dit la baronne, en cachant le papier dans son sein, la princesse sera en votre pouvoir, ainsi que les trésors. Mais en attendant, le marché que nous venons de faire, et jusqu'à ma visite dans ce château doivent rester secrets.

— Je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, dit Zitzka, en se levant pour mettre fin à l'entrevue.

— Adieu, illustre capitaine, dit la baronne, en abaissant son voile sur sa figure.

Elle partit, et Zitzka se trouva de nouveau seul pour délibérer sur les affaires de la Bohême.

Il travailla longtemps, et il était plus de minuit quand il songea à se reposer. Mais juste au moment où il allait gagner sa chambre à coucher, on lui amena un messager qui venait d'arriver au château.

Ce messager apportait une lettre du magistrat qui avait instruit l'affaire du meurtre d'Ermach. Cette même lettre contenait, en outre, le récit de l'arrestation d'un jeune homme dont le nom et le rang étaient restés inconnus, mais qui était revêtu d'une armure pareille à celle qu'on disait avoir disparu des appartements du château de Prague. Le magistrat, naturellement, s'excusa de l'avoir laissé s'éloigner, en alléguant qu'il avait dû céder à l'influence de la bague portée par son compagnon.

Zitzka fit peu d'attention à cette partie de la lettre, tant celle qui concernait Cetna était pleine pour lui d'intérêt.

Il resta, durant plus d'une heure, en proie à une agitation qu'il avait rarement éprouvée. Enfin, entre deux et trois heures du matin, il parut prendre une résolution soudaine. Il fit venir le capitaine des gardes, et lui dit : Montez à cheval tout de suite, vous et six de vos hommes, et mettez-vous à la poursuite du chevalier Henri de Brabant qui se rend en Autriche, par la route du sud. Vous trouverez dans sa compagnie Satanais, et, sans hésitation, sans pitié et sans crainte, en dépit de ses menaces et de ses supplications, vous le saisirez et le ramèneriez le plus vite possible à Prague. Allez, il n'y a pas un moment à perdre.

Le Taborite s'inclina, et il allait se retirer quand Zitzka, frappé d'une pensée soudaine, le rappela.

— Attendez ! dit-il ; il peut arriver que Henri de Brabant veuille protéger Satanais, qu'il méconnaisse votre autorité et mette en question votre mission. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement vous lui donneriez ce billet.

Et s'asseyant à table, Zitzka traça à la hâte quelques lignes sur un papier, qu'il cacheta avec de la cire et un bout de fil de soie, et remit au capitaine.

Celui-ci partit : et Zitzka le borgne rentra dans sa chambre.

LIV

La tour d'Idégardo

Retournons vers Henri de Brabant et Satanais que nous avons laissés se diriger vers la frontière d'Autriche. Satanais n'avait pas été en peine d'expliquer sa présence au chevalier, et celui-ci qui n'avait pu rester indifférent à sa beauté fut heureux de lui offrir son appui et sa protection.

Ils avaient dépassé le bois où Henri de Brabant avait pour la première fois rencontré Satanais, dans le camp des Taborites, et à ce sujet ils s'étaient fait part de leurs mutuelles impressions. Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à un point où le chemin se bifurquait.

— Cette route, dit Henri, passe près du château de Rotenberg, et celle-ci, qui fait un détour à gauche, conduit également à la frontière.

— Prenons celle qui va à gauche, dit Satanais, avec une sorte d'impatience. Puis, elle ajouta d'un ton plus calme : j'ai préféré cette dernière, parce qu'il se trouve là haut, sur la colline, un château en ruines que je désire vous faire voir.

— Soit, répliqua le chevalier. Et, au bout d'une demi-heure ils arrivèrent au château indiqué.

Ils mirent pied à terre, laissèrent aux domestiques le soin des chevaux, dirent à Linda et à Béatrice de les attendre, et pénétrèrent au milieu des murailles écroulées, des tours branlantes et des poternes en ruines.

Quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où ce château fort, dont on devinait encore l'ancienne grandeur, avait été construit ; et l'on reconnaissait au premier coup d'œil que ce n'était pas le temps qui l'avait renversé. On lisait sa lugubre histoire sur les murs noircis par le feu, et dans la dévastation des salles et des appartements.

Henri de Brabant et Satanais passèrent au milieu des ruines. Chose étrange, la fille de Satan parut être saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, dès le moment où elle eut touché du pied les pierres noircies par la fumée et les intempéries. Une ou deux fois, elle hésita et s'arrêta comme si elle eût voulu réagir contre le désir qui lui avait fait visiter ce château. Après avoir traversé une petite-cour, ils entrèrent dans un vestibule dont le plafond en chêne était d'un travail remarquable. Des fragments de meubles jonchaient le plancher, où l'herbe croissait à travers les planches pourries. Au-dessus était une galerie où l'on montait par un escalier à deux branches, et en levant la tête, on apercevait les restes de plusieurs chambres que l'incendie avait dévastées.

Longtemps le chevalier et Satanais errèrent à travers les appartements délabrés. Ils rencontrèrent, sur leur chemin la chapelle ; les piliers en étaient verts de moisissures ; la chaire était tombée, et les statues couvertes de fil d'araignées. Quand ils furent arrivés dans la cour du donjon, notre héros proposa à Satanais, dont l'impression était visible, de monter au sommet de la tour, d'où l'on devait embrasser un vaste horizon. Elle y consentit, et ils grimpèrent l'escalier en spirale qui tournait à l'intérieur de l'une des tourelles.

Lorsqu'ils eurent atteint le toit plat de la tour, qu'entourait un parapet, ils promènèrent leurs regards dans toutes les directions. Un objet d'abord tout confus, mais qui devint de plus en plus distinct, attira l'attention du chevalier.

— Voyez donc, Satanais, dit-il, en étendant le bras, il y a un autre château, sur la hauteur là-bas, — et encore un autre, sur une éminence plus à droite.

— Oui, je les avais déjà observés, répliqua Satanais en cherchant à étouffer un soupir. Ils ne sont plus, comme celui-ci qu'une masse de ruines. Mais partons, partons ! ajouta-t-elle avec une vivacité soudaine, en s'attachant au bras du chevalier, comme si elle eût été saisie d'une terreur mortelle.

Henri de Brabant avait le plus grand désir de la questionner et de savoir quel rapport son histoire avait avec ces trois châteaux. Il allait lui adresser la parole, lorsqu'un bruit de pas leur fit soudainement tourner la tête.

Un vieillard, courbé par l'âge, et dont la barbe blanche tombait jusque sur la poitrine, s'avancait vers le fragment de pierre sur lequel Satanais s'était assise. Il y avait en lui quelque chose qui inspirait le respect et la vénération. Il avait au moins quatre-vingt ans, et cependant il avait encore de la fermeté dans sa démarche.

La première pensée de Henri de Brabant fut de chercher d'où il avait pu venir. Alors seulement il aperçut une porte pratiquée dans un angle de la tour, et par cette porte entrebâillée, une petite chambre qui n'était guère plus grande que la cellule d'un ermite.

À la vue de ce vieillard, Satanais demeura frappée d'une telle surprise qu'il lui fut impossible de proférer une parole. Ses traits avaient une expression d'angoisse et de curiosité, et il était évident que d'étranges pensées lui traversaient l'esprit. Tout à coup, cependant, le charme qui la paralysait se rompit ; et, bondissant sur ses pieds, elle s'écria : Henri, je vous en supplie, je vous en conjure ! — partons ! — La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

— La vue de ce château.

GAZETTE DES CAMPAGNES

No. 17

Quelques abonnés nous ont écrit que le No. 17 de la Gazette des Campagnes ne leur a pas été expédié. On voudra bien observer par la pagination que le No. du 22 juillet devait être numéroté 17 au lieu de 18, tel qu'il a été imprimé. Le présent numéro doit être Nos. 19 et 20, étant le double d'un numéro ordinaire de la Gazette.

IMPORTANT AUX CULTIVATEURS

A VENDRE à la librairie agricole de la Gazette des Campagnes

VETERINAIRE PRATIQUE

PAR E. HOCQUART

Traitement des soins à donner aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, etc., à tous les animaux de basse-cour.

Prix : 3s. 9d. le volume.

Avertissement de l'auteur.

Occupé depuis longtemps d'études relatives à l'agriculture, nous avons cru faire une bonne chose en publiant, dans un livre peu volumineux, et à la portée de toutes les bourses, ce qui a été dit de plus utile, ainsi que tous les faits que l'expérience a confirmés, sur les animaux domestiques qui font partie d'une exploitation agricole.

Ainsi, nous avons d'abord indiqué les races les plus précieuses, soit pour l'élevage, soit pour l'engrais ou le travail, les croisements les plus avantageux et les soins de toute espèce nécessaires pour obtenir de bons résultats.

En désignant les divers modes de nourriture, nous avons noté leurs effets comparatifs, signalant surtout les plantes nuisibles, source de beaucoup d'accidents dans les espèces bovines et ovines.

Nous avons tâché de mettre à la portée de nos lecteurs, tant par une description claire que par de nombreuses figures, les opérations simples telles que la saignée, l'application du séton, etc.

D'autres figures servent à éclaircir les indications que nous donnons sur le moyen de connaître l'âge des animaux par leur dentition ou leurs cornes.

Enfin, nous avons réuni les notions pathologiques et thérapeutiques nécessaires en décrivant les maladies des animaux domestiques, ainsi que les moyens curatifs, engageant toutefois l'agriculteur à avoir recours au médecin-vétérinaire pour tous les cas qui présenteront quelque gravité.

Une planche gravée indique le siège de chaque maladie.

Une sorte de code vétérinaire ou pharmacie nouvelle, termine cet ouvrage. Il renferme les préparations reconnues les plus avantageuses pour le traitement des maladies.

Parmi les gravures que l'ouvrage contient on remarque des plans d'étable, de

bergerie, de porcherie, etc. Enfin, nous avons tâché de réunir dans ce petit volume, tant pour le texte que pour les gravures, tout ce qu'il est indispensable de connaître pour la prospérité de l'étable, de la bergerie, de la basse-cour et du rucher.

Afin de justifier la valeur avec laquelle ce livre a été accueilli, nous en avons fait revoir la troisième édition par un vétérinaire, et l'ouvrage a été augmenté de nouvelles figures pour reconnaître les vaches laitières. Des grands développements ont été donnés au système de M. Guénon, ainsi qu'à celui de l'aération des étables; on y a aussi ajouté la nomenclature des vices redhibitoires des différents animaux, etc.

CONSEILS

JEUNE FERMIERE

PAR P. JOIGNEAUX

Avec figures dans le texte. — Prix : 2s. 6d.

Manuel pratique de Jardinage contenant la manière de cultiver soi-même un jardin ou d'en diriger la culture, par Courtois-Gérard, marchand, grainetier, horticulteur. Prix : 3s. 9d.

Le Véritable et Parfait Bouvier moderne contenant : 1o L'art de connaître, élever, soigner et gérer tous les animaux domestiques : le cheval, l'âne, le mulet, le taureau, la vache, le veau, le bœuf, les bœufs, chevres, moutons, cochons, volailles, abeilles, vers à soie; 2o Un traité sur les étangs et viviers; 3o Une instruction sur la manière de détruire les animaux nuisibles; 4o La législation rurale, vices redhibitoires, etc.; 5o Des observations et découvertes nouvelles sur les plantes et les animaux domestiques. Prix : 1s. 6d.

Le VERGER CANADIEN ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada, par l'abbé L. Provancher. — Prix : 2 chelins.

TRAITE ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE, illustré de 80 gravures sur bois, par l'abbé L. Provancher. — Prix : 2 chelins.

ELEMENTS DE CHIMIE ET DE PHYSIQUE AGRICOLES par F. A. H. LaRue, Maître es Arts, Docteur en Médecine, etc. — Prix : 15 sous le vol.

COMPTABILITE AGRICOLE, méthode sûre et facile pour bien gérer les opérations d'une ferme. — Prix : dix-huit sous.

ELEMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith. — Prix : 30 sous.

LES VEILLÉES CANADIENNES ou traité élémentaire d'agriculture par Frs. M. Ossaye. — Prix : 30 sous.

Instruction élémentaire sur la conduite des arbres fruitiers, greffe, taille, restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillisse, culture, récolte et conservation des fruits, par M. A. Du Breuil. Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes-modèles et des écoles primaires. Prix : 3s.

Manuel du bon jardinier, donnant les principes élémentaires de jardinage, l'organisation des plantes, les agents de la végétation, la préparation du sol, et les divers moyens de le féconder; la culture, la conservation et la classification de toutes les plantes potagères, industrielles, médicinales et d'agrément; celle des arbres fruitiers et d'ornement, avec un calendrier complet des travaux à exécuter dans chaque mois. Orné de plusieurs gravures. Prix : 3s. 9d.

REPertoire GENERAL

CLERGÉ CANADIEN

PAR L'ABBÉ O. TANGUAY

Prix : 3s. 9d.

LE LUXE

VANITE DES PARURES

SPECIALLEMENT DÉDIÉ AUX PERSONNES

DE LA CAMPAGNE,

Par A. Mailloux, Ptre, G. V.

Prix : 30 sous

LIVRES D'AGRICULTURE ETC.

ARTICLES DE FANTAISIE ETC.

LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES

AU BUREAU DE POSTE DE

STE ANNE DE LA POCAIERE

- Bérubé, Edouard
- Blanchet, Henri
- Bérubé, Nicolas
- Dupéré, George
- Gagné, F. X.
- Gay, Dme Antoine
- Jeffrey, Henri
- Morel, Vve Louis
- Pelletier, Bte
- Potvin, Xavier
- Pelletier, Germain
- Soocy, Jean Pierre
- St-Amant, Olivier
- Bouchard, Adolphe
- Bouchard, Delphine
- Dubé, Michel
- Dasou, Pierre
- Gagné, Eugène
- Gagnon, Pierre
- Lavoie, Vve A.
- Onellet, George
- Pelletier, Arthemise
- Picard, Marguerite
- Rouleau, Napoléon
- Soucy, Vilmaire
- Thiboutot, Lucie

12 août 1869 J. DIONNE, M. P.

A VENDRE OU A LOUER

St. Thomas de Montmagny

UNE maison avec jardin, à côté de la demeure de feu Sir E. P. Taché, au milieu du village, à quelques pas de l'église—42 pieds sur 24, avec cuisins de 30 pieds sur 16 en arrière—un seul étage avec mansardes—galerie en avant—peinte en dehors et en dedans.

Le jardin a 165 pieds sur 131, est garni d'arbres fruitiers, et parfaitement tenu.

Cette propriété a été occupée pendant plusieurs années par Mme Vve F. Boufat.

Elle convient parfaitement à une famille bourgeoise qui voudrait se retirer à la campagne.

Possession immédiate.

S'adresser à

GODEFROI TALBOT,

à Montmagny.

A VENDRE

Le soussigné offre en vente une terre de 31 arpents de largeur sur 25 de profondeur, située à 20 arpents de l'Eglise de St. Onésime. Il y a sur cette terre un magnifique verger.

Pour conditions de vente, s'adresser à HENRI LIZOTTE, à Ste. Anne de la Pocatière.

VIN DE MESSE

J'AI fait l'analyse du Vin de Messe vendu par MM. Garant & Trudel, libraires, et n'ai trouvé dans ce vin aucune substance qui annonce falsification ou adultération. En conséquence, je puis le recommander.

Ce Vin convient très-bien aux malades et aux personnes faibles.

J. A. H. LARUE, Québec, 9 juillet 1869. M. A. M. D. L.



DÉPARTEMENT

DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT

OTTAWA, 23 Juin, 1869.

AVIS est par le présent donné que les personnes ayant besoin de PASSE-PORTS devront s'adresser à ce Département, transmettant en même temps un certificat d'identité, accompagné dans chaque cas du signalement de la personne, attesté par un Juge de Paix, et aussi l'honoraire d'une piastre.

HECTOR LANGEVIN, Secrétaire d'Etat.

J. B. C. HEBERT, NOTAIRE

Le Soussigné a transporté sa résidence et son Étude, en la maison ci-devant occupée par feu le Notaire Ant. A. Parent, au No. 21, rue St. Joseph, Haute-Ville, Québec.

J. B. C. HEBERT, Notaire, 7 mai 1869

PHOTOGRAPHIES

A vendre à la Librairie Agricole de la Gazette des Campagnes les photographies ci-dessous mentionnées :

- 1o. Photographie de la réunion du 17 juin.
- 2o. Photographie de la façade du Collège.
- 3o. Photographie de l'intérieur de la Chapelle du Collège.
- 4o. Photographie du Belvédère de la cour de récréation des élèves du Collège.
- 5o. Photographie du petit oratoire au pied de la montagne.

&c., &c., &c.

F. H. PROULX, Imp.-Edit.

APPRENTIS DEMANDÉS

On a besoin à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes, de deux jeunes gens qui désireraient apprendre la typographie.

S'adresser à Ste. Anne de la Pocatière, à FIRMIN H. PROULX, Imprimeur, 10 juin 1869.

A VENDRE

la LIBRAIRIE AGRICOLE de la Gazette des Campagnes, à Ste. Anne de la Pocatière :

LES OISEAUX DU CANADA, par J. M. LeMoine, en 2 volumes. Il n'y a qu'un nombre très-limité de cet ouvrage en vente chez les libraires.—Prix : 6s. 3d. les deux volumes.



CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

Division Rivière-du-Loup

STATIONS	Tous les jours		Train Mixte	
	Malle Aller	Malle Retour	Aller Mardi Jeudi Samedi	Retour Lundi Mercredi Vendredi
Pointe-Lévi	9-00	8-55	12-30	4-00
Hadlow				
Chaudière Curve	9-23	8-30	1-05	3-25
St. Jean Chrysostome	9-33	8-20	1-25	3-15
St. Henri	9-45	8-05	1-45	2-55
St. Charles	10-10	7-45	2-20	2-25
St. Michel	10-25	7-30	2-43	2-00
St. Valier	10-35	7-20	3-00	1-45
St. François	10-48	7-07	3-20	1-25
St. Pierre	10-55	6-58	3-32	1-10
St. Thomas	11-15	6-45	3-55	12-50
Cap St. Ignace	11-35	6-25	4-20	12-25
L'Anse à Giles	11-43	6-15	4-30	12-10
L'Islet	11-55	6-05	4-45	11-55
	12-10	5-50	5-00	11-35
Trois-Saumons	12-17	5-43	5-10	11-20
St. Jean Port-Joli	12-30	5-30	5-30	11-00
Elgin Road	12-40	5-20	5-45	10-40
St. Roch	12-50	5-10	6-05	10-25
Ste Anne	1-10	4-50	6-40	9-55
Rivière-Onelle	1-27	4-35	7-05	9-30
St. Denis	1-40	4-22	7-25	9-05
St. Paschal	1-55	4-10	7-55	8-45
Ste. Hélène	2-10	3-52	8-25	8-20
St. André	2-18	3-43	8-35	8-05
St. Alexandre	2-23	3-35	8-55	7-50
Lake Road	2-43	3-20	9-20	7-25
Riv-du-Loup	3-00	3-20	9-45	7-00

Le Train d'Excursion dont nous donnons le tableau des heures de l'aller et retour partira de la Pointe-Lévi tous les samedis après-midi, à 3 h. 15 m. Il partira de la Rivière-du-Loup tous les lundis à 5 h. 45 m. du matin. Ce Train remplacera les samedis et lundis, le Train régulier de la malle.

IS	ALL	Ret.
13-16	11-15	
23-35	10-55	
43-58	10-30	
54-20	10-10	
74-45	9-38	
85-00	9-20	
105-25	9-00	
115-45	8-45	
126-05	8-30	
146-35	8-05	
156-55	7-45	
167-15	7-25	
177-30	7-10	
197-55	6-45	
218-30	6-15	
229-00	5-45	

A vendre à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes : Catalogue par ordre alphabétique des Elèves du Collège de Ste. Anne, depuis 1829 jusqu'à 1867 — Prix, 2 chelins.

GRAMMAIRE GOSSELIN

Une nouvelle édition de cette Grammaire, recommandée par le Conseil de l'Instruction publique, et en usage dans les différents séminaires et collèges de la Province de Québec, vient d'être imprimée à l'atelier de la Gazette des Campagnes, et est actuellement en vente soit par 100 exemplaires ou à la douzaine.

S'adresser au soussigné, à Ste. Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska. F. H. PROULX.

TRAITÉ

DE CALCUL MENTAL

à l'usage des écoles canadiennes

PAR

F. E. JUNEAU, Inspecteur d'écoles.

Ce petit ouvrage qui est appelé à rendre l'enseignement de l'Arithmétique facile, en développant l'intelligence des chiffres aux jeunes enfants, est offert en vente chez la plupart des libraires du Bas-Canada, au prix de sept chelins et demi la douzaine ou à dix-huit sous par exemplaire. On peut aussi se le procurer chez le soussigné en gros et en détail.

Toutes les bonnes écoles ont déjà adopté cet excellent ouvrage, il peut être mis entre les mains de tous les enfants aussitôt qu'ils commencent à lire couramment. Cet ouvrage est indispensable pour apprendre à bien compter, aussi, le Conseil de l'Instruction Publique s'est-il empressé de l'approuver pour les écoles élémentaires et modèles.

FIRMIN H. PROULX, Imprimeur-Editeur.

RUCHES AMÉLIORÉES

A VENDRE PAR LE SOUSSIGNÉ.

CES RUCHES ont obtenu une Médaille d'Argent à l'Exposition Universelle de Paris de 1867. Tandis que la Société Centrale d'Apiculture de Paris honorerait le Soussigné d'une Abeille d'honneur en Or pour ses services rendus à l'Apiculture.

La Ruche de la Fermière Canadienne, de l'invention du Soussigné, la seule adoptée à notre climat qui puisse être conduite facilement par la femme du cultivateur.—Prix \$2.50.

La Ruche de l'Amateur, à cadres mobiles, en Bois ou en Paille, la seule qui permette à l'homme instruit de cultiver les Abeilles avec système.—Prix \$5.00.

D'amples renseignements sont donnés à ceux qui achètent ces Ruches.

Il eût donc mieux en garde contre les prétendues améliorations offertes par des spéculateurs ambulants.

A vendre chez M. W. EVANS, marchand Ste. Anne, Montréal, et par

THOS. VALIQUET, Apiculteur à St. Hilaire.